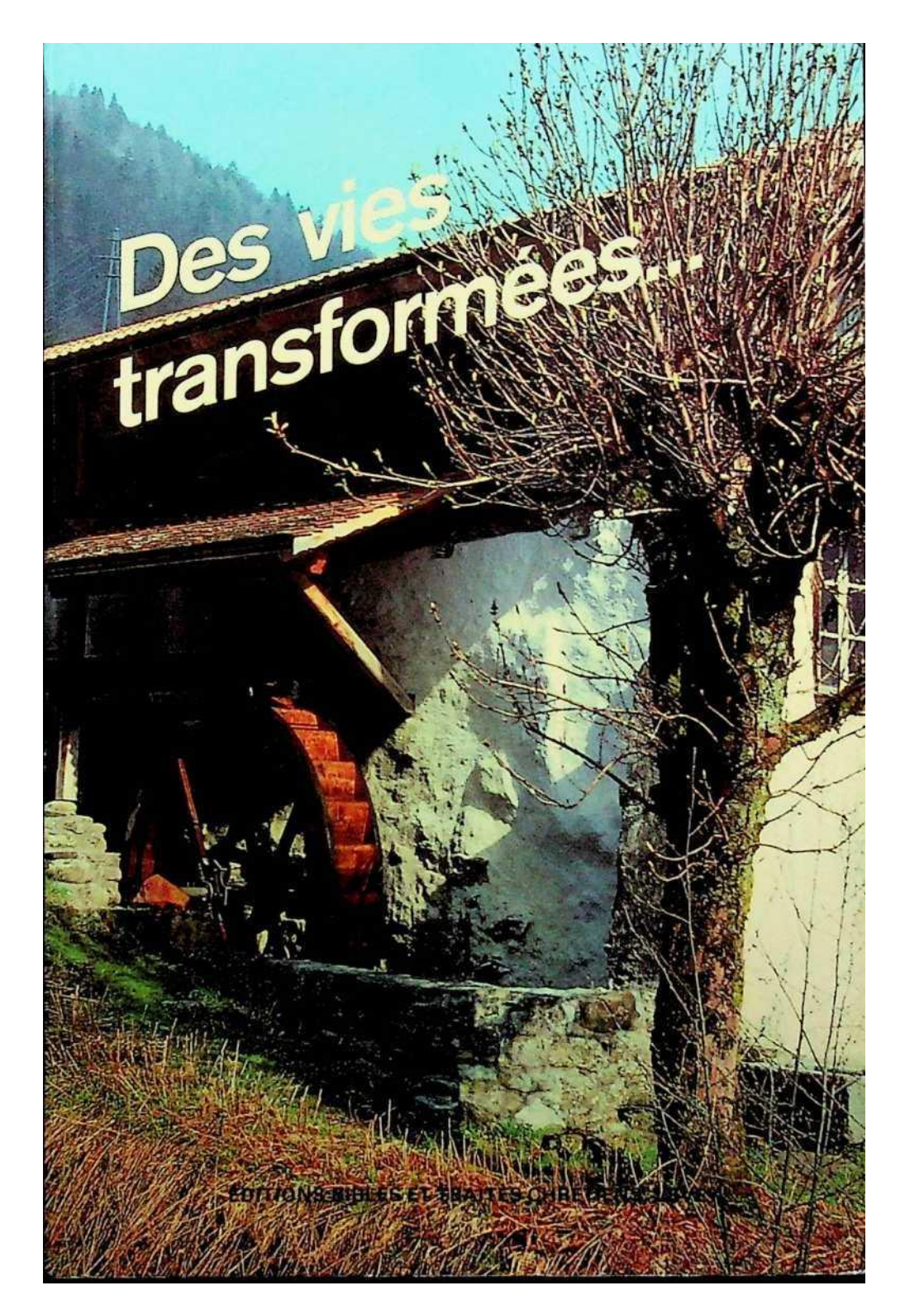




Des vies transformées...

ÉDITIONS RUBENS ET ÉCRITES ORIENTALES

DES VIES TRANSFORMÉES

Trois récits
pour enfants de 10 à 14 ans
ÉDITIONS BIBLES ET TRAITÉS CHRÉTIENS, VEVEY
1987

Traduit de l'allemand
«*Der Weg nach Luv*»
vol. 9

NAUFRAGE

NAUFRAGE

Titre original:

«*Hochmut tut nimmer gut*»

Auteur inconnu

Tiré de

«*Kinderbote*»

année 1921

Editeur:

Erziehungs-Verein in Elberfeld»

NAUFRAGE

Les rochers blancs crayeux de Rügen* se profilait sur un ciel d'un bleu éclatant. De majestueux bateaux à vapeur ornés d'amusants fanions flot tant au vent glissaient sur l'eau à peine agitée. Les voix claires des enfants s'élevaient vers les vieux hêtres. Combien ils aimaient sauter sur les pierres entre lesquelles les vagues se frayaient un passage, venant parfois lécher malicieusement un petit pied nu avant de poursuivre leur route au même rythme, comme si de rien n'était. Des vêtements multicolores mettaient partout une note vive: entre les hêtres sur la côte, dans les barques à voile et aux balcons des villas et des pensions. Les gens du pays regardaient avec un peu de nostalgie tout cet étalage coloré. Ils aimaient la tranquillité et le tabac à chiquer, leurs courtes pipes, une bonne tempête et une boisson chaude. Ils regrettaient le bon vieux temps où l'on brandissait le poing aux Danois et aux Suédois, où les caches des pirates renfermaient des trésors que seul un courage viril vraiment bien trempé osait aller récupérer. Mais tout cela appartenait au passé et à Rügen on ne pouvait pas vivre uniquement de la pêche. Pour tant, une fois l'automne venu avec les tempêtes qui s'abattaient alors sur l'île, les habitants de Rügen faisaient leurs comptes, s'installaient le

Île de la Baltique (République démocratique allemande)

plus confortablement possible avec femme et enfants dans les pièces que les touristes avaient libérées et jouissaient du repos.

Ces braves pêcheurs étaient des hommes solidement bâtis et les fils promettaient déjà de devenir aussi forts et vigoureux que les pères; les fillettes, propres et dignes, avec une expression quelque peu soucieuse sur leur frais minois, marchaient sur les traces de leurs mères. C'étaient des gens fidèles et intègres qui s'étaient établis leurs propres lois; celles-ci ne correspondaient peut-être pas exactement aux commandements de Dieu; mais les habitants de l'île les estimaient suffisantes pour répondre à toutes les exigences divines et humaines. Ils avaient aussi une petite église, bâtie sur la hauteur, dominant toutes les autres maisons. Ils ne s'y rendaient pas souvent, mais quand même, de temps en temps ils y montaient pour faire résonner leurs voix entre les murs de l'édifice et permettre à celle du prédicateur de résonner entre les parois de leur cœur: ils avaient eu alors un culte et cela suffisait pour longtemps. Que le prédicateur, âgé et respectable, annonce le Sauveur Jésus Christ, c'était certainement très bon pour les vacanciers, tous ces étrangers - mais pour eux, les braves insulaires, cela équivalait à peu près à la présence au milieu d'eux du médecin réputé pour les cures balnéaires, qui s'y connaissait dans la pratique de son art et était sans doute d'un grand secours pour les petits citadins maigres et pâles. Eux n'en avaient pas besoin — sans son aide ils étaient bronzés, vigoureux et en bonne santé. Et quand on leur disait ce que le Seigneur Jésus Christ a fait pour le péché du monde, ils s'inclinaient devant son saint Nom, mais ils

avaient beau se creuser la tête: ils ne connaissent pas dans toute leur parenté un seul pécheur particulièrement coupable...

Bien des années auparavant, ils avaient eu parmi eux un homme qui avait des pensées spéciales sur la foi chrétienne; et il savait bien les présenter. Quand il leur lisait la Bible, ils s'étonnaient toujours de ce que ce Martin Lauber soit un des leurs, un véritable enfant de l'île. D'où tenait-il cela? Tout jeune marié, il était venu à la foi par un petit traité chrétien et dès lors il avait rendu témoignage de son Sauveur. Et lorsqu'il vous avait ainsi parlé du péché et de la grâce, on en arrivait à se sentir tout drôle là dans son cœur - le vieux Clas Ralfsen avait dit une fois: «... comme si ce Martin m'avait envoyé tout le lest de mon bateau droit dans le cœur». Et quand quelqu'un avait demandé: «S'il en est ainsi, qui donc peut encore être sauvé?», alors le visage de Martin s'était mis à rayonner et il avait tellement bien parlé du Seigneur Jésus que les femmes en avaient été remuées et que les hommes avaient laissé leur pipe s'éteindre: quel que chose en eux commençait à dire: «Martin a raison!»

Cela avait été une bonne période pour le prédicateur. L'influence de Martin se traduisait par une présence assidue pour écouter la parole de Dieu.

Mais c'est alors que le drame s'était produit.

C'était une très belle journée d'été. Une légère brise faisait danser joyeusement les vagues et l'eau scintillait sous l'éclat du soleil. Les bateliers étaient assis sur le rivage; certains lavaient leurs filets, d'autres suivaient du regard les bateaux avaient les yeux fixés dans le lointain.

- Regarde un peu, Yann, dit soudain le vieil Ulrich en pointant le pouce en direction du sud; est-ce bien un bateau?

Yann regarda sans dire un mot. Puis il se leva, enfonça les mains dans les poches et s'avança lourdement vers l'eau.

- Je vois de la fumée, rien d'autre, dit-il inquiet.

Ils fixaient tous les deux en silence la petite colonne de fumée. Tout à coup une flamme rouge sortit du nuage noir.

- Dieu nous assiste, mon garçon! — il brûle! La voix d'Ulrich s'enflait dans une excitation croissante. C'est un accident - c'est un incendie de bateau! Il coule! Appelle les autres! — Nous n'avons pas le temps!

Non, il n'y avait pas une minute à perdre. La lueur rouge du feu dansait sinistrement sur l'eau. Les bateliers gagnèrent rapidement leur bateau; ils ramèrent énergiquement, mais n'arriveraient-ils pas trop tard?

La boule de feu se dirigeait à la vitesse d'une flèche à leur rencontre. Les occupants du bateau avaient poussé la chaudière au maximum; ils savaient qu'il en allait de leur vie. Martin Lauber était à la barre du bateau en feu. Le vent chassait les flammes dans sa direction. Tous les passagers se pressaient à l'autre extrémité du bâtiment en criant, pleurant et priant.

L'île se rapprochait de plus en plus. Si seulement le bateau pouvait poursuivre sa course quelques minutes encore, les amener plus près du rivage, ils auraient une chance... Martin Lauber le savait. Ses vêtements brûlaient déjà, mais il resta fidèle à son poste.

Tous les passagers du bateau purent ainsi être sauvés.

Oui, tous — sauf un, qui laissa sa vie pour ses frères.

Martin Lauber fut regretté et pleuré de tous. — «Dieu ait pitié de nous; aucun de nous ne vaut cet homme!» Chacun se le répétait alors. Oui, alors!

Ils n'oublièrent pas Martin; son histoire restait vivante; et les rescapés reconnaissants lui avaient aussi érigé un monument que les bateliers avaient toujours là devant les yeux. Mais ils oublièrent peu à peu qu'ils étaient des hommes pêcheurs, ayant besoin du salut; et ils oublièrent aussi que le Sauveur de Martin avait remué leur cœur. Ainsi peu à peu tout redevint comme auparavant, sauf que Martin manquait et que plus personne ne ressentait de poids sur son cœur.

Son fils grandissait parmi eux; c'était un enfant délicat, ressemblant à sa mère, mais ils l'aimaient malgré tout. Ils l'appelaient «notre prince» et tout le monde le traitait avec bonté. Il était habillé comme les petits citadins: de beaux vêtements, des costumes de marin avec des boutons brillants et un col bleu ciel ou blanc. Au nombre des rescapés, il y avait des gens riches, distingués, même un prince - tous manifestèrent leur reconnaissance. Aussi Mme Lauber ne dut-elle pas s'astreindre à un travail dur et elle pouvait habiller son enfant avec élégance. Pour elle, c'était peut-être mieux ainsi, car elle était une frêle petite femme. Mais était-ce aussi pour le bien de l'enfant?

Le petit Eric était un charmant enfant; il avait les yeux de son père, bleus comme la mer lorsque le ciel s'y reflète et que le soleil brille. L'éclat du soleil

avait toujours lui dans les yeux de Martin Lauber. Car dans son cœur brûlait la grande lumière qui éclaire tous les hommes réveillés de leur sommeil de pécheurs et qui ont cherché et trouvé le Sauveur Jésus Christ. Le regard du petit Eric trahissait souvent une tristesse interrogative; c'est pourquoi peut-être tant de personnes se sentaient tout émues lorsque le petit levait les yeux sur elles et plus d'un rude loup de mer adoucissait machinalement sa voix en présence de l'enfant.

- C'est dû à la mort de son père. L'horreur a marqué son cœur, disait Karine Dott, qui passait généralement pour la femme la plus intelligente de l'île. Et on se mettait à le caresser. Et le petit Eric entendait dire que jamais il ne serait un marin, qu'il était bien trop frêle et aussi trop pieux. Il serait prédicateur, comme son père l'avait été.

C'est peut-être à cause de telles paroles que finalement Eric se mit à porter sa petite tête blonde bien haut et à penser dans son cœur que ce que lui, Eric Lauber, deviendrait un jour était d'une importance capitale pour tout le monde. Lorsqu'il paraissait sur le rivage au soleil, il pouvait rester des heures à rêvasser et, consciemment ou inconsciemment, lui, Eric Lauber, était le héros de tous ses rêves. Il suivait du regard les mouettes blanches qui volaient ici et là, effleurant l'eau de leurs ailes qui scintillaient alors de gouttelettes argentées, puis qui s'élevaient haut, toujours plus haut — oui, lui aussi voulait «voler» haut, toujours plus haut, et être bon et pieux, blanc comme les mouettes, un enfant du ciel dont Dieu pourrait se réjouir et que les hommes admireraient. Comme son père s'était tenu au milieu des flammes, tout seul, oui, lui aussi voulait être là tout seul, différent

des autres. N'était-il pas maintenant déjà différent de tous les autres?

— Qui est ce petit garçon? demandaient les baigneurs; ce n'est pas un enfant de marin? Et dès qu'ils avaient entendu l'histoire de son père, ils se mettaient à le cajoler, à le combler de douceurs et de jouets; et les dames admiraient ses «yeux magnifiques».

- Ne te mêle pas trop aux autres garçons, disait sa maman; ils sont brutaux et rudes et cela ne convient pas pour toi.

Chaque matin, la maman lisait avec Eric un chapitre dans la Bible de son père; puis ils s'agenouillaient et priaient. Ils étaient peut-être les seuls de toute l'île à se mettre sur leurs genoux pour prier. La mère le faisait parce que le père le lui avait enseigné, non pas pour répondre à un besoin intérieur, non pas qu'elle sentît que c'est là l'unique position qui convienne en présence de Celui devant qui un jour tous les genoux devront se ployer. La femme de Lauber n'avait pas connu une seule heure dans sa vie où elle avait éprouvé sa petitesse et ait eu conscience de son état de culpabilité. Le Sauveur...? Eh bien! Il avait été le Sauveur de son Martin et donc naturellement le sien aussi. Pourquoi n'avait-il pas sauvé son mari du feu, comme autrefois il avait délivré les trois hommes de la fournaise? — voilà une question qui lui arrachait des soupirs chaque fois qu'elle montrait dans son cœur. Le Sauveur n'était pas un Ami pour elle; il avait bien rendu son mari heureux et l'avait préparé pour le ciel, mais il ne le lui avait pas conservé à elle.

— Tais-toi, Eric! Dieu est Dieu et il peut faire ce qu'il veut! avait-elle répondu à son petit garçon

DES VIES TRANSFORMÉES

lorsque la question muette de son cœur avait été exprimée à haute voix par la bouche enfantine. Et il s'était tu, et s'était glissé dans le cimetière; certes le corps de son père ne reposait pas là puisqu'il avait été englouti par les eaux. Au cimetière, il n'y avait que le monument érigé à sa mémoire, en témoignage de reconnaissance. La croix de granit noir dominait de haut toutes les pierres tombales, et les grandes lettres dorées se détachaient lumineusement: «A Martin Lauber, le marin fidèle, qui a laissé sa vie pour ses amis».

Le petit Eric aimait venir appuyer sa tête contre cette croix noire et son cœur bouillonnait d'amour et de fierté enfantine incontrôlée pour ce père qu'il avait à peine connu. Où dresserait-on un monument à sa mémoire à lui?

Tous les dimanches, Mme Lauber allait avec son fils écouter la parole de Dieu, parce que le père l'avait toujours fait. Eric revêtait son plus beau costume et portait fièrement le cantique de son père sous le bras. Il aimait bien aller là — on ne pouvait pas en dire autant de sa mère. Il aimait la tranquillité de ce lieu et écoutait attentivement ce qui était dit.

- Maman, demanda une fois le petit garçon alors qu'ils étaient sur le chemin du retour, pour quoi est-ce que tous les gens ne sont pas comme nous, et comme était papa? - Mme Lauber, ne sachant pas si elle s'était jamais posé cette question, ne trouva rien à répondre sur le moment. — Ils ne viennent pas écouter la parole de Dieu comme nous et ils ne prient pas non plus comme nous. Pourquoi est-ce qu'ils ne le font pas, maman?

- Parce qu'ils n'en ont pas envie, expliqua sa mère; ils sont rudes et impies. Elle ne s'attarda

guère à ce qu'elle disait, car ses pensées étaient occupées par quelque chose de beaucoup plus important: le lendemain, elle avait l'intention d'aller à Stralsund s'acheter une nouvelle robe et, pour Eric, une casquette. Mais en voyant le regard si interrogatif que son enfant levait sur elle, elle ajouta en guise de conclusion: Il y a toujours eu plus d'impies que de gens pieux.

— Le Seigneur Jésus est mort pour les impies, n'est-ce-pas, maman?

— Oui, mon enfant.

- Est-ce aussi pour des impies que papa est mort?

— Je ne sais pas, mon petit — je ne les connais pas. Mais ils se sont montrés reconnaissants et c'était beau de leur part.

Eric se tut. Après un moment, il reprit:

— Mais ils pouvaient bien l'être, maman?

- Etre quoi, Eric?

- Si papa est mort et qu'à cause de cela eux ne sont pas morts, c'est bien juste qu'ils nous donnent de l'argent et qu'ils aient fait le monument! Sinon, s'ils n'en avaient pas fait un, on ne pourrait pas lire que papa est mort pour eux.

- Oui, c'est vrai.

— Si quelqu'un meurt pour moi, je dois aussi donner de l'argent et faire un monument, n'est-ce pas, maman?

— On doit toujours être reconnaissant, dit Mme Lauber brusquement en hâtant le pas. Son cœur brûlait au-dedans d'elle soudain. A la paroi de sa chambre à coucher, il y avait un petit tableau que son mari lui avait donné un jour. En ce moment, elle se souvenait d'une façon si vivante combien souvent son mari en lisait le texte. «Tu as fait cela

pour moi - qu'est-ce que je fais pour toi?» Pavait-elle entendu murmurer une fois. Son Martin n'était pas un impie, non absolument pas. Souvent il parlait de lui-même comme d'un pécheur; et ce que son petit garçon lui avait demandé aujourd'hui, c'était ce qui avait été la consolation de son cher mari et ce qu'il lisait dans la Bible pour lui et pour les autres: que Jésus Christ est mort pour des impies. Pour les impies — eh bien! oui — mais elle en tout cas n'était pas une impie! Pourquoi alors son cœur et sa conscience se sentaient-ils si mal heureux et meurtris en cet instant? Lui manquait-il donc quelque chose? — quelque chose de très important? - le plus important?

- Mon chéri, dit-elle ce soir-là en serrant fort la main du petit garçon - aimes-tu aussi le Sauveur?

- Oui, maman, le Sauveur et les petits anges et le ciel quand il est tout bleu et tout pur; et les mouettes blanches, elles aussi sont pures et belles, n'est-ce pas, maman?

La maman acquiesça et l'embrassa.

- Mon cher enfant, Dieu te bénisse!

Le petit garçon lui sourit de satisfaction. Non, il ne voulait pas être rude comme les autres garçons...

Ah! cette mère ne discernait-elle pas que le grand adversaire de Dieu était à l'œuvre. En effet, le diable cultivait ces graines d'orgueil semées inconsciemment dans le cœur d'Eric par sa mère et par tous ceux qui le complimentaient. Personne n'en avait conscience, pas même le prédicateur. Le père d'Eric avait été autrefois la joie de son cœur; le fils l'était maintenant. Il ne voyait que lumière pure dans le petit garçon et lisait le ciel ouvert dans ses yeux. Aussi le faisait-il souvent

venir chez lui; il l'installait à côté de lui et lui parlait du Sauveur qui le bénissait et l'aimait et de son père qui l'attendait au ciel. Eric écoutait volontiers. Il finissait par trouver tout naturel que le Sauveur l'aime — tout le monde l'aimait lui — sauf quelques méchants garçons, qui ne pouvaient pas supporter que lui soit pieux et bon.

Lorsque Eric eut grandi et fut en âge d'aller à l'école, la vie ne lui parut pas si belle; le maître ne disait pas toujours: «Bien, bien!» Oui, il avait l'air parfois vraiment fâché et tirait sans ménagement les oreilles du petit Eric. Les autres enfants se mettaient alors à rire, tout heureux de ce qu'une fois ce garçon ne s'en tire pas mieux qu'eux. En de tels moments, Eric restait impassible; il ne pleurait pas; il serrait les lèvres et il levait sur le maître des yeux bleus si tristes et si pleins de reproches que celui-ci ne pouvait pas soutenir longtemps ce regard; il laissait doucement retomber la main et l'instant d'après, Eric était gratifié d'un signe de tête amical. Eric savait alors que le maître regrettait sa punition et, généreusement, dans son cœur, il lui pardonnait.

Eric aurait bien aimé être le premier à l'école, aussi se donnait-il de la peine. Il passait des heures à la maison, les joues rougies, penché sur ses devoirs; mais cela ne servait pas à grand-chose - il n'arrivait à surpasser ses camarades de classe ni pour la lecture, ni pour le calcul, ni pour l'écriture ou la géographie. C'était une grande déception pour Mme Lauber qui faisait de son fils pour le moins un instituteur. Ses plans ambitieux étaient contrecarrés par l'inaptitude du jeune garçon. Il en résultait des heures moroses au cours desquelles

Mme Lauber disait des choses dures à son fils. Pourquoi donc le grand Dieu là-haut qui crée tout ce qui est bon, n'avait-il pas doué son fils pour l'étude? C'était de nouveau un de ces pourquoi qui agitaient souvent Mme Lauber, et lorsqu'elle voyait combien Eric avait de la peine à apprendre, ce pourquoi venait au grand jour et laissait toujours un vilain reflet sur son visage.

Eric était très sensible à ce qui attristait Dieu; la seule chose dont il n'était pas conscient, c'était de l'orgueil croissant de son propre cœur. Il y avait des heures pénibles au cours desquelles Mme Lauber se tourmentait: «Que va devenir ce garçon? Etre marin, il en est incapable; et instituteur, il ne le peut pas non plus!» Eric devait alors subir d'amers reproches: il finirait par être un vaurien, un bon à rien, s'il continuait à travailler si mal à l'école, à se montrer plus bête que les stupides enfants de marins. C'étaient des choses qu'Eric n'aimait pas entendre; il se composait alors un visage absolument indifférent, puis lançait à sa mère un regard chargé de reproches, sortait sans dire un mot, s'en allait loin sur le rivage, là où personne ne pouvait le voir, et pleurait. Mais les larmes qu'il versait étaient des larmes de compassion sur lui-même. Personne ne le comprenait — pas même sa propre mère! «Papa, papa - pourquoi es-tu mort — pour des étrangers! Reviens vers ton Eric que personne ne comprend!» Personne ne voyait ses larmes; et du cœur de ce garçon dorloté comme peu d'enfants le sont, jaillissait ce cri désespéré et amer: «Personne, personne ne m'aime!»

Couché au pied d'un énorme rocher crayeux, le petit garçon n'était occupé que de sa propre personne. Il aimait venir se réfugier ici pour rêver de

grandeur et d'actes héroïques. Et cela ne profitait pas du tout à ses devoirs d'écolier.

Le vieil instituteur était un fumeur de pipe invétéré et les jeunes écoliers irrespectueux, souvent à l'affût de mauvais coups, avaient un malin plaisir à lui casser ses têtes de pipes. Jamais il n'avait réussi à attraper les coupables, car ceux-ci réussissaient à disparaître sans laisser de trace. Eric était le seul à ne pas prendre part à ce jeu; il cachait sous un air de fière désapprobation l'amusement que cela ne manquait pas de provoquer chez lui aussi. Son attitude excitait ses camarades et Fritz Brunich fut le premier à oser exprimer devant quelques amis qu'il se vengerait une bonne fois d'Eric Lauber.

Un jour, alors que ce dernier se trouvait seul dans la classe — il profitait d'une heure libre pour essayer d'apprendre une poésie — il vit avec effroi la pipe du maître, lancée par la fenêtre ouverte, venir se fracasser à ses pieds. Quelques secondes après, le maître, tremblant de colère, surgit de la pièce voisine.

— Ah! je te tiens enfin, polisson — s'écria-t-il, et avant qu'Eric ait le temps de dire un mot, le maître l'avait saisi et lui appliquait quelques coups impitoyables de sa longue et fine baguette. Si dehors les camarades d'Eric s'attendaient à l'entendre pleurer et crier, ils se trompaient bien. Aucun son ne s'échappa de ses lèvres et lorsque le maître le relâcha, Eric leva sur lui un regard fier et tranquille qui le mit mal à l'aise. Eric songea un instant à proclamer son innocence, mais déjà les écoliers envahissaient la salle et leurs regards mi-amusés, mi-anxieux lui fermèrent la bouche. «Les lâches sont

aussi des menteurs», se dit-il avec mépris, «et si le maître me croit capable de cela - eh bien! qu'il le croie». Il rejeta la tête en arrière et s'assit silencieusement à sa place.

Entre-temps des doutes angoissés montaient dans le cœur du maître; il regrettait sa violence et redoutait aussi un peu Mme Lauber. A la fin de l'heure, il retint Eric.

- Eric, comment as-tu pu faire une chose pareille?

— Ce n'est pas moi.

- Mais tu étais pourtant seul dans la classe...?

- Je n'ai pas touché à votre pipe.

- Eric, s'écria le maître en haussant le ton, qui l'a fait alors?

Eric secoua la tête.

— Je ne suis pas un rapporteur, je ne dénoncerai personne!

Combien c'était généreux!

- Si tu es innocent, je regrette, dit le maître d'une voix mal assurée. Mais les apparences étaient contre toi, il te faut bien l'admettre, Eric.

Celui-ci ne répondit rien et le maître s'en alla lentement. Il pensait au père d'Eric, comment il avait tenu ferme au milieu des flammes. Il se souvint qu'il avait rendu la vie bien dure à ce brave homme, ce héros de Dieu. La piété du marin lui avait tous jours déplu; dans les réunions publiques, il n'avait jamais laissé passer l'occasion de le contredire et de le ridiculiser, et maintenant — maintenant, il avait frappé le fils de Lauber - et le fils était exactement comme le père! Pourquoi ne criait-il pas comme les autres? Un héros sommeillait aussi en lui!

A partir de ce jour, le maître le traita avec considération et douceur. Et Eric n'était pas peu fier de lui-même. Il avait supporté ses douleurs et n'avait rien dit à sa mère; et lorsque Fritz Brunich lui avait dit, un peu gêné:

— Eric, espèce de nigaud, pourquoi t'es-tu laissé faire puisque ce n'était pas toi?

Eric avait répondu:

— Mieux vaut souffrir en étant innocent qu'être coupable. Fritz avait rougi et était parti sans rien dire.

Ce jour-là, malgré les nombreux devoirs d'école qui l'attendaient, Eric était resté longtemps couché sur le rivage. Il était fier, si fier de lui! Dieu, le Seigneur dans le ciel là-haut, pouvait bien être satisfait d'avoir quelqu'un comme lui sur cette île. Et maintenant, il allait bientôt quitter l'école...

- Ah! que vas-tu devenir mon garçon? avait dit hier encore la mère en soupirant. Mais elle verrait bien. «Je ferai comme mon père, peut-être quelque chose de plus grand encore — peut-être...»

Le jour solennel de la fin de la scolarité était arrivé. Le prédicateur, très ému, était là devant les élèves, auxquels il adressa encore des paroles sérieuses. Eric Lauber avait une bonne tête de plus que le plus grand de ses camarades, mais aujourd'hui il ne portait pas la tête haute. Ses yeux étaient humides et un flot de bonnes résolutions déferla dans sa tête et dans son cœur. «Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles»: voilà des paroles qui lui étaient particulièrement destinées.

«Il donne la grâce aux humbles»! Eric était tout prêt à la recevoir; et pourtant il ne savait pas bien ni ce qu'était l'humilité, ni ce qu'était la grâce.

Pour marquer son entrée en apprentissage, Eric avait reçu de nombreux cadeaux, et même une montre en or, une Bible joliment reliée et une importante somme d'argent. Une fois encore les autres garçons le regardèrent avec envie; mais lui savait que cette fois c'était la fin, le dernier témoignage de l'amour reconnaissant pour le fils du héros.

— La somme est suffisante pour lui permettre d'apprendre un métier, dirent de bons amis. A Stralsund habitait un tailleur, un homme pieux qui excellait dans son métier. Il avait bien connu le père d'Eric et avait assisté quelquefois à ses réunions.

- «... en souvenir de cela, le tailleur Rolaf sera heureux de prendre le garçon en apprentissage; il ne le lui fera pas payer trop cher; il hébergera Eric chez lui et prendra soin de lui, corps et âme, avec fidélité.» Voilà ce que conseillèrent de bons amis.

Mme Lauber et son fils se sentirent tous les deux - eh bien! un peu offensés par cette proposition. Ni l'un ni l'autre ne l'exprima; au contraire, Mme Lauber dit seulement qu'il lui fallait encore bien peser la chose pour voir clairement si c'était bien la volonté de Dieu aussi. Le prédicateur regrettait que la mère d'Eric hésite à donner son consentement; il lui demanda si le métier de tailleur n'était pas assez élevé à ses yeux et quels autres plans elle avait pour son fils. Cela permit à Mme Lauber de donner libre cours à de nombreuses plaintes sur sa condition de veuve qui n'était rien moins qu'une succession de déceptions.

Ce soir-là, Eric fut invité à faire une dernière promenade avec le prédicateur. Il s'en estima très honoré et réjouï. Il conduisit le vieil ami de son père jusqu'à sa retraite préférée, les hautes pierres

sous lesquelles jouait l'eau, les rochers crayeux à pic aux pieds desquels les hêtres séculaires bruissaient. Ils s'assirent là tous les deux pour avoir un entretien sérieux. La mer était si calme qu'elle semblait retenir son souffle.

Pendant que le vieil homme lui parlait, Eric avait baissé la tête; des larmes tombaient sur ses mains. Il s'étonna de ne pas en avoir honte, lui qui les ravalait toujours si courageusement. Encore peu de temps auparavant, en prenant le café avec sa mère, il s'était senti fier, important, sûr de lui, et maintenant il se conduisait comme un enfant; il pleurait parce qu'il avait reçu une exhortation. Il promit pourtant qu'il essaierait d'apprendre l'humilité. — Ils prirent silencieusement le chemin du retour.

Mme Lauber était de bien méchante humeur et ses «pourquoi» transperçaient son âme comme autant de flèches empoisonnées. Qu'elle soit occupée à son ménage, qu'elle mette de l'ordre dans les affaires d'Eric ou qu'elle soit installée dans son grand fauteuil pour son repos de l'après-midi, son visage avait toujours la même expression maussade de dignité offensée.

Eric se sentit soulagé lorsque tout fut réglé, que le tailleur Roiaf eut répondu affirmativement et qu'il se trouva avec ses bagages sur le quai de la gare aux côtés de sa mère.

— Que Dieu t'accompagne, mon garçon, et ne me cause pas de soucis. Donne-toi de la peine pour devenir au moins un bon tailleur. Ah! je m'étais imaginé tout autre chose; ce n'est pas ce que je voulais pour toi...

- Oui, oui, répondit Eric distraitement.

Le train entraînait enfin en gare.

— Au revoir, maman, au revoir!

Le tailleur Rolaf était un petit homme au visage rond empreint de bonté avec des yeux intelligents. Il accueillit Eric très cordialement; il le serra même un instant contre lui, ce qu'il ne faisait jamais avec ses apprentis. Puis maître Rolaf l'examina attentivement de son regard perçant.

— Tu ressembles à ton père pour ce qui en est des yeux, sinon tu as le visage de ta mère. Hum! hum! bien, nous allons voir.

Eric rougit sous ce regard inquisiteur, et cela plut à Rolaf. Il était encore de l'ancienne école; pour lui, les jeunes crâneurs qui croient tout savoir étaient des blancs-becs et il se méfiait de ceux qui ne rougissaient jamais.

Il le regarda donc avec bienveillance et lui dit:

- Bien, mon fils, mange et bois maintenant; puis viens nous montrer de quoi tu es capable. Celui qui est assis là, c'est Fritz — il commence tout juste à savoir l'ABC du tailleur; mais il y a encore beaucoup de vent dans sa tête; il vient de Berlin! Celui-ci, continua-t-il en indiquant un garçon au teint pâle à sa droite, c'est Anton, mon fils.

A ce moment, la maîtresse de maison parut sur le seuil de la porte. Elle avait un visage frais, joyeux, et son «Bienvenue, mon garçon!» venait du cœur.

C'était donc là le nouveau foyer d'Eric, et tout jeune homme raisonnable se serait senti bien dans cette atmosphère de gaieté et d'amour. Mais le malheur était qu'Eric n'avait voulu ni un tel foyer ni devenir tailleur. Sa tête était tellement pleine de plans et de rêves concernant son avenir que la

sagesse simple du vieux tailleur n'y trouvait pas de place. Lorsque les garçons se retrouvaient seuls le soir, Fritz parlait toujours de Berlin à Eric. Fritz était un gai luron et dès qu'il vit que son camarade ne savait «rien de rien», il en rajouta encore beaucoup à toutes les merveilles de sa ville natale. Il lui conseilla «d'aller une fois faire un tour» à Berlin. «Si l'Empereur t'aperçoit, il te prendra tout de suite dans sa garde — ou si tu aimes mieux l'eau, tu seras dans la marine, et là on devient vite quelque chose de grand...»

Eric ne croyait pas tout ce que lui racontait Fritz, mais il en croyait pourtant une grande partie et l'apprentissage de tailleur lui pesait toujours davantage.

Pendant ce temps, le tailleur Rolaf observait son apprenti avec plus d'attention que celui-ci ne s'en doutait. Il aimait ce garçon; aussi était-il souvent bien peiné. «Un enfant gâté! Il n'apprend rien — il est intelligent, mais il y met de la mauvaise volonté. Il vit dans les nuages.» Voilà le témoignage que le maître pouvait rendre de son apprenti au bout de quelques semaines. Le prédicateur qui reçut une longue lettre à ce sujet soupira et dit: «Nous avons tous eu tort ici; par un faux amour nous l'avons laissé se donner de l'importance à ses propres yeux; toi, notre Seigneur et Maître, rétablis maintenant les choses! Arrête-le dans son chemin par ton puissant amour de Sauveur, afin qu'il puisse être au nombre des petits et des humbles à qui tu peux donner la grâce».

Eric sentirait-il les effets de la vraie intercession?

Il était assis dans le port avec le joyeux Fritz et regardait l'eau. La bouche boudeuse s'accordait

mal avec le joli visage et la paisible soirée. Eric avait été contrarié et avait déversé sa colère d'abord sur le tailleur, son maître d'apprentissage, puis sur le métier de tailleur en général. Il était fâché parce que son aiguille ne piquait jamais où il le voulait et qu'il en résultait des points terriblement irréguliers; Fritz et Anton avaient toujours terminé avant lui et le maître lui avait dit avec le plus grand calme qu'il était le plus stupide de tous les apprentis qu'il avait jamais eus jusqu'ici. Parce que Fritz avait ri, Eric s'était senti atteint dans son honneur et avait répondu de façon inconvenante. Le vieux Rolaf avait estimé qu'une telle réponse méritait une punition; et si celle-ci cuisait peu sur la joue d'Eric, elle avait allumé un incendie dans son cœur. Il toucha à peine au repas du soir, puis il descendit avec Fritz au port. Et ils étaient maintenant assis là tous les deux. La fureur d'Eric avait amusé Fritz, mais son silence morose lui pesait terriblement.

- Cesse donc de faire cette tête, dit-il enfin avec bonne humeur. Tous les apprentis reçoivent une gifle un jour ou l'autre. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? La fois suivante, on fait un peu plus attention...

- Voilà justement ce qui ne me va pas: d'être un apprenti; je ne le supporterai plus très long temps. Je ne serai jamais un bon tailleur.

— Que veux-tu être alors? demanda Fritz.

Eric ne répondit pas.

Après un long silence, Fritz se leva en s'étirant et en baillant.

— Comme tu es ennuyeux! Est-ce que tu ne vois même pas combien la soirée est belle?

Oui, c'était vrai; la soirée était de toute beauté et Eric l'avait bien remarqué. Mais l'étendue d'eau lisse comme un miroir et la lumière dorée du crépuscule faisaient saigner son cœur. Il repensait à cette soirée où il s'était promené avec le prédicateur et à tout ce qui s'y rattachait. Dieu résiste aux orgueilleux — Eric comprit à ce moment que tous les plans auxquels il rêvait, tout, oui, tout échouerait ou tournerait mal si Dieu se mettait en travers de son chemin.

— Rentrons, dit soudain Eric; ce soir je ne vaux rien. Le maître m'a mis hors de moi.

— Calme-toi, Eric, il n'est pas mauvais. Tu sais, je le connais. Il ne supporte pas qu'on boude.

- Et moi, je ne supporte pas les grossièretés, répliqua Eric.

Si Eric s'était imaginé que le lendemain le vieux Rolaf se montrerait particulièrement prévenant à son égard, il se trompait. Il y avait tant de sérieux et d'énergie dans les yeux usés par le travail qu'Eric jugea prudent de mettre pour une fois réellement toute son application dans ce qu'il faisait. Le maître surveillait de près ses doigts et lui faisait impitoyablement découdre ce qui n'était pas fait bien exactement selon le tracé. Eric en éprouvait une profonde humiliation, mais il n'avait guère le temps de s'apitoyer sur lui tant le maître le pressait.

- Bon, mon fils, un moment de repos maintenant, dit le maître et Eric laissa tomber les mains dans l'attente muette d'un compliment. Le maître examina soigneusement l'ouvrage, puis le rendit sans un mot.

— Tu voudrais un compliment? dit-il ensuite au jeune garçon dont le visage vira au rouge. Eh bien! aujourd'hui pour la première fois tu t'es donné de la peine. Pour la première fois! Est-ce que tu comprends bien quelle honte c'est pour toi? — Du calme! du calme! poursuivit-il comme Eric bondissait de colère. Ne sois pas si susceptible. Celui qui ne fait rien de bon et qui est content de lui est un prétentieux. Prends-y garde, mon garçon.

Pendant quelques jours Eric se donna de la peine, car il redoutait les yeux de son maître. Mais lorsqu'il se retrouvait seul avec Fritz, il fallait que celui-ci lui décrive le monde, ce grand et beau monde dans lequel on était libre, libre comme l'aigle qui plane dans les sphères les plus élevées.

Un beau matin, Eric se présenta devant son maître dans ses vêtements du dimanche.

- Maître, dit-il avec un léger tremblement dans la voix, j'aimerais m'en aller.

— Ah! hum! Il y avait dans le regard que Rolaf posa sur lui quelque chose que les yeux d'Eric ne purent pas soutenir. .

- Je ne suis pas fait pour être tailleur!

- Ah! Qui te l'a dit? Moi peut-être?

- Non, répondit Eric en levant résolument les yeux sur le visage intelligent de son maître. J'aimerais être marin, comme — il hésita — comme mon père.

Une expression de profonde pitié se dessina sur le visage du maître.

- Que Dieu te soit en aide, mon garçon! Si tu veux devenir ce que ton père était, commence par te convertir et par venir au Sauveur, et ensuite aie un cœur semblable à celui de ton père: humble, fort et fidèle. Ton père est resté à son poste, Eric,

jusque — jusqu'à la mort! Et toi? Tu veux déjà t'en aller parce que le travail ne te plaît pas et que ton maître est trop sévère!

— Travailler, je veux bien, dit Eric avec accablement, mais — pas ici! Laissez-moi partir, maître! Je ne suis pas fait pour être tailleur!

Alors Rolaf se fâcha et Eric dut entendre des choses dures. De toute sa vie, maître Rolaf avait éprouvé un profond mépris pour les «fanfarons» et les «girouettes». «Un homme doit savoir ce qu'il veut et un jeune doit faire ce qu'il doit! Cherche d'abord conseil auprès du Seigneur Dieu, puis va de l'avant et ne reviens jamais en arrière. Les épines ne font pas de mal, et avec l'aide de Dieu on franchit les montagnes. Mais celui qui recule devant la moindre ombre tombe et celui qui craint la sueur devient un vaurien». Tels avaient été les principes de vie de maître Rolaf; il s'y était conformé et il pouvait dire en toute humilité qu'avec la bénédiction de Dieu, il était arrivé à quelque chose.

— Tu iras jusqu'au bout de ton apprentissage - compris? Et tu vas apprendre à travailler — j'y veillerai!

Cela mit fin à l'entretien. Eric courut dans sa chambre et, assis sur son lit, laissa échapper des larmes de rage impuissante. Il se répétait qu'il détestait le vieux, mais au fond de lui-même, il savait pourtant qu'il l'estimait et lui était attaché. Il échafauda des plans insensés de vengeance; et pourtant il aurait donné beaucoup pour voir les yeux gris se baisser sur lui avec autant de bonté qu'ils l'avaient fait le jour précédent sur le pâle petit Anton, et pour pouvoir mériter une fois aussi le compliment: «Bien, bien, mon fils!»

Le lendemain, Eric se donna beaucoup de peine — «pour qu'il ne me gronde plus comme cela!» Deux fois maître Rolaf fit un signe de tête approbateur, mais cela n'alla pas jusqu'à un «Bien, bien, mon fils!» Il était toutefois gai et raconta maints épisodes de son propre temps d'apprentissage, de la maigre nourriture et de la chambre froide où l'eau se transformait en glace.

- Pourquoi n'êtes-vous pas parti? s'étonna Fritz, tandis qu'Eric pensait: comment peut-on raconter cela et ne pas avoir honte de s'être laissé traiter ainsi?

— Partir? répondit le maître, pourquoi je ne suis pas parti? Parce que je voulais devenir un homme et non pas un vaurien; et parce que je craignais Dieu et que j'aimais mes parents.

«Partir!» - Combien certains mots ressemblent aux mouches! On les chasse, mais elles reviennent toujours.

«Partir!» Eric souffrait; ses plans ne lui laissaient aucun repos et le préoccupaient toujours davantage! Il ne savait pas ce qui le tourmentait le plus: la crainte d'un échec, la pensée des lamentations de sa mère, la tristesse du vieux prédicateur ou - une bouffée de chaleur vint enflammer ses joues — le mépris de son maître. Combien tout cela était terrible et pourtant...

«Partir!» Cet appel se faisait de plus en plus pressant. Mais comment? C'était affreusement difficile. Mais c'était aussi très exaltant — et un signe d'habileté si cela réussissait. Cela stimulait Eric. Assis devant sa table de travail, il scrutait le lointain avec une telle expression de détermination que maître Rolaf le bouscula un peu rudement.

— A te voir, on croirait que tu es sur le point de vaincre une armée! Essaie donc plutôt de chasser le dégoût du travail!

Eric reprit vite son aiguille. «Comment pourrai-je réussir à partir? Le vieux est trop intelligent, et...» Une idée lui vint. «Non, non, pas cela! Je n'ai encore jamais menti!» Une rougeur brûlante monta sur ses joues. Le fil cassa sous la brusque tension qu'il lui avait infligé. «Non! non! — mais dimanche, c'est l'anniversaire de la mort de papa — il me donnera bien congé! — Le travail presse, mais il le fera quand même. Il a bon cœur. Si je le lui demande, il me laissera sûrement une nuit de libre et cela me donnerait assez de temps. Je pourrais aller à Hambourg — me cacher sur un bateau — et partir — n'importe où. Pourvu que je sois libre — et ensuite...» Eric se redressa et reprit son souffle, puis il se pencha avec application sur son travail.

- Eh! Eric, à quoi penses-tu?

Le garçon sursauta.

- Maître, dit Eric en levant sur lui ses grands yeux candides, j'aimerais devenir un brave homme - pas un vaurien.

— Dieu te bénisse, mon garçon. Voilà des paroles raisonnables! Et parce que le regard qu'Eric avait levé sur lui était si triste, le maître sourit, lui prit le travail des mains, hocha la tête et, après l'avoir soigneusement examiné, dit avec bonté:

— Hum! hum! Il s'y fait, cela va venir. Vas-y avec courage, mon fils!

C'était le premier éloge. Une larme monta dans les yeux d'Eric et vint s'écraser sur son ouvrage. Il passa rapidement la main sur son visage - per sonne ne devait voir cela - non personne! Maître

Rolaf cousait et fit comme s'il n'avait rien remarqué, mais dans son cœur, il pensa avec joie: «Il arrivera quand même à quelque chose. Dieu soit loué!»

Les jours qui suivirent furent pleins de soleil dans l'atelier du tailleur. Eric avait terminé une veste avec toutes ses boutonnieres et son maître avait dit: «Bien, bien, mon fils!» Cela avait été une grande joie pour lui. Et sa satisfaction avait été d'autant plus profonde que le joyeux Fritz s'était vu rendre une manche avec l'exclamation: «Mauvais travail! Découds-moi cela!» Eric avait accordé un sourire condescendant à Fritz.

«C'est vendredi aujourd'hui!» se répétait Eric alors qu'ils prenaient leur repas du soir. Il avait pensé à son projet toute la journée, mais maintenant il en éprouvait un trouble qui lui donnait des palpitations - «La seule occasion! — mais mentir? - et cela le jour anniversaire de la mort de papa?»

Ce soir-là, quand -Eric, accablé de fatigue, regagna sa chambre, il était dans un état d'excitation fébrile.

- Eric, s'inquiéta Mme Rolaf le lendemain, qu'as-tu fait? Tu as les yeux tout rouges. Tu as pleuré, mon garçon? Est-ce que le maître t'a grondé? Ne lui en veux pas, il cherche votre bien, à vous les jeunes.

— Je sais, madame, il ne s'est rien passé hier. - C'est seulement... j'ai pensé... il hésita et rougit, puis fixa sur elle ses grands yeux bleus soudain remplis de larmes. - Dimanche, c'est le jour de la mort de mon père, et alors...

— Et alors tu voudrais rentrer chez toi?

Eric acquiesça.

— Tu es un brave garçon, dit-elle maternellement. Nous allons voir. Va maintenant; le café est déjà sur la table.

Après la lecture du matin, Mme Rolaf fit signe à son mari de la suivre à la cuisine et elle dut sans doute trouver les mots qu'il fallait, car lorsque celui-ci revint quelques minutes plus tard dans l'atelier, son visage sérieux trahissait une profonde sympathie. Il posa la main sur l'épaule d'Eric.

- Tu voudrais rentrer?

Eric répondit seulement par un signe de tête.

Le maître le regardait avec persistance.

— Demain, c'est le jour de la mort de mon père, dit Eric d'une voix tremblante, le cœur battant.

— Tu rentreras demain chez toi, mais demain soir, tu reviens!

— Oh! merci! s'écria Eric et ses joues s'empourprèrent. Mais s'il vous plaît, maître, est-ce que je ne peux pas rester jusqu'à lundi?

Surpris, le maître leva les sourcils.

— Jusqu'à lundi? Pourquoi? Le voyage n'est pas long. Il suffit de quelques heures à mon avis.

Mais Eric insista.

- Une nuit, cher maître, est-ce que je ne peux — il hésita — est-ce que je ne peux pas rester une nuit à la maison? Le mensonge était lâché et avec lui, la crainte de mentir s'en était allée. - Ma mère ne serait ainsi pas seule la nuit — elle pleure souvent la nuit quand elle repense à tout - et - et - elle n'a que moi!

La permission fut accordée.

- Merci, maître, merci beaucoup!

Ce dimanche, le ciel était chargé de gros nuages gris. «Le ciel...» L'effroi saisit le cœur d'Eric -

34 DES VIES TRANSFORMÉES

mais quelle stupidité! Qu'est-ce qu'un peu de pluie peut bien faire? Sa mère lui avait donné l'imperméable de son père; il le prit; il pourrait y cacher ses affaires; cela irait très bien.

Il lui fallut aller encore une fois à la prédication; le maître ne lui demandait pas si cela lui plaisait ou non. Mais il n'entendit rien, car pendant tout ce temps une folle partie de chasse se jouait dans sa tête: des accusations et des excuses. La pluie battait les fenêtres. Partir! partir! Eric voulait devenir un héros comme son père. Il voulait apprendre à manier la barre et à diriger un bateau de sauvetage sur les vagues écumantes. Il voyait déjà dans son imagination les passagers criant de peur, se croyant perdus sur le bateau qui coulait, et alors il arrivait - lui - Eric Lauber, leur sauveur. Il était là, intrépide, dans le bateau - brave et fort.

- Au revoir, maître, et encore une fois merci!
C'est ainsi qu'il prit congé du tailleur une heure plus tard.

- Bien! bien! Salue ta mère! Et demain, sois là à l'heure!

- Oui, maître.

Quelque chose sur le visage d'Eric poussa Rolaf à répéter:

— A l'heure précise! Compris!

— Oui, bien sûr.

Eric s'en alla en courant comme s'il était pourchassé. Le vent lui arrachait la casquette de la tête. La pluie lui fouettait le visage. Partir! Peu lui importait le reste!

- Un billet de troisième pour Hambourg! L'argent qu'il possédait suffisait; on lui rendit même un peu de monnaie. La chance lui souriait - le train

partait dans une demi-heure déjà. Pourvu que per sonne ne le reconnaisse et que le vieux Rolaf n'ait pas vent de l'histoire! Il jetait des coups d'œil fur tifs autour de lui à tout moment. Qui aurait jamais pensé que le fils de Martin Lauber devrait se cacher comme un voleur!

Enfin, enfin le train s'ébranla! «Dieu soit béni!» soupira Eric soulagé, sans pour autant bénir réellement son Dieu! Comment l'aurait-il pu!

Il faisait déjà nuit lorsque le train entra en gare de Hambourg. Eric se sentait ankylosé par le long voyage. Il était maintenant dans la rue, perplexe, avec son léger bagage. Frôlé par les voitures, bousculé par les gens pressés, il était tout étourdi.

— Où est le port? demanda-t-il enfin à un misérable petit garçon qui, tombant de sommeil, avait posé le panier qu'il portait et s'était accroupi sur un seuil de porte.

Lé petit le regarda d'un air hébété.

— Des allumettes, monsieur? dit-il plaintivement. Je n'ai encore rien vendu.

- Conduis-moi au port et je te donnerai de l'argent! promit Eric.

Le gamin sauta sur ses jambes et entraîna alors Eric sans dire un mot dans un long trajet.

Ils arrivèrent enfin au port. Pareils à des fantômes, les énormes bateaux à vapeur se détachaient dans le ciel noir de la nuit. Les mâts semblaient à Eric autant de doigts menaçants. Le port était silencieux et désert. La pluie tombait toujours plus serrée. Le petit vendeur d'allumettes, transpercé et tremblant, leva un regard suppliant vers celui qu'il avait accompagné si loin, et s'enfuit tout joyeux après avoir reçu trois pièces d'argent.

La pluie froide et la sombre nuit avaient un effet très dégrisant sur les plans d'Eric. Par où commencer? Fritz dormait déjà dans un bon lit chaud. Il fallait reconnaître que la petite chambre de l'apprenti était pourtant bien propre et confortable. Un beau verset était suspendu au mur: «Le Seigneur te bénisse!» Eric le vit très distinctement devant lui et il eut la certitude à ce moment que Dieu ne pouvait pas le bénir. Involontairement il frissonna. Lui fallait-il chercher ici un petit coin pour dormir, et faire demain le tour des capitaines pour demander si l'un d'eux avait besoin d'un jeune matelot? Oui, ce serait ce qu'il y aurait de plus intelligent à faire — mais Eric redoutait le jour. Il n'estimait pas impossible que dans l'immense port de Hambourg un marin de son lieu d'origine surgisse et puisse le reconnaître. Des pas se rapprochaient; il entendit des voix et des rires. C'était une bande de garçons qui venaient d'un centre de matelots tout proche. Ils ne firent pas attention à Eric, mais celui-ci entendit l'un d'eux dire: «Oui, le «Herta» lève l'ancre à trois heures». — «Pour où?» Eric n'entendit pas la réponse, mais son cœur se mit à battre à coups redoublés. Il était minuit. Dans trois heures déjà! C'est ce qu'il lui fallait! Partir! oui partir! A trois heures il faisait encore nuit; on ne le découvrirait pas avant le départ, et une fois le bateau en mer, eh bien! — oui, eh bien! quoi? Que dirait le capitaine quand il paraîtrait devant lui? Eric savait que les marins pouvaient être rudes et très durs. Mais ils ne l'avaient jamais été envers lui; ils avaient toujours baissé leurs grosses voix à cause de lui. Le capitaine remarquerait bien qu'il n'était pas un jeune comme les autres.

Tout doucement, avec l'agilité d'un chat, Eric grimpa sur le bateau et trouva une cachette sûre entre plusieurs gros tonneaux.

— Hi — hoï! Peu avant trois heures, l'appel familier des matelots se fit entendre. Les voiles tombèrent. Le vent était favorable.

— Hoï — hoï! On était en mer. Le bateau tanguait. Des silhouettes sombres passaient en courant à côté d'Eric. Les ordres du capitaine résonnaient, puissants et rudes. Eric ne bougea pas. Deux heures pouvaient bien s'être écoulées et il commençait à sentir tous ses os dans sa cachette inconfortable. Il se redressa un peu; sa tête pointa au-dessus des tonneaux.

— Halte là! Un passager clandestin!

En un clin d'œil, Eric se sentit empoigné par des mains vigoureuses et traîné devant le capitaine. Celui-ci tempêta. Un instant Eric crut même qu'on allait vraiment le jeter par-dessus bord, et ce moment suffit pour lui faire comprendre qu'un gouffre profond, oui, un gouffre éternel était là entre lui et son père. Alors que les bras noueux le soulevaient au-dessus du bord du bateau tanguant, il cria à Dieu du fond de sa peur incontrôlée — il n'y avait qu'un seul pas entre lui et la mort — mais on le lâcha brutalement sur le sol.

Eric apprit dès lors ce que signifiait se trouver sans défense entre les mains d'hommes brutaux. La peur face aux chicaneries et un mal du pays qui lui brisait le cœur le poursuivaient et le torturaient jour et nuit. Et dans les heures où personne ne le tourmentait, les larmes de sa mère laissée seule et la colère du vieux Rolaf le déchiraient. Et que diraient les matelots qui avaient connu son père? et les jeunes qui avaient souvent été agacés par sa

supériorité? Jamais, jamais plus il n'oserait se montrer devant eux, jamais — à moins qu'un jour il ne rentre couvert d'exploits; peut-être qu'alors ils oublieraient... et écouterait avec admiration...

Malgré toute sa misère, Eric continuait à rêver de grandeur!

— Oh! s'ils savaient à la maison ce qui m'arrive! Non, il ne faut pas qu'ils sachent ce qu'ils me font ici! Et encore, si j'étais resté muet et fier comme un héros — non personne ne doit savoir que j'ai crié et supplié comme un poltron. Oh! maman, maman! sanglotait Eric. Ah! maintenant seulement il entrevoyait combien il aimait sa mère et son foyer! Tout le monde avait été bon pour lui! Il avait eu un rêve la nuit: Il était à la maison; il voyait les rochers crayeux blancs; il se balançait dans le petit bateau de son père et sa mère était sur le rivage, mais elle avait l'air pâle et malade. «Qu'as-tu maman?» avait-il demandé. Elle avait alors soupiré: «Je suis si fatiguée de te chercher...» A ce moment, une main brutale l'avait réveillé en sur-saut:

- Debout, fainéant; en haut aux agrès! Et en vitesse!

Ivre de sommeil, Eric s'était mis à grimper. Un vent glacial soufflait de l'est. Il avait devant les yeux son pays et le visage de sa mère, comme son rêve les lui avait montrés. Ses membres étaient de plomb tant il était fatigué et à chaque pas il ressentait une douleur dans le côté. Il avait de la peine à progresser, mais peu importait, il devait grimper sur le haut mât. «Je suis malade — je n'en peux plus - Ah! aide-moi, mon Dieu!» Lorsqu'il fut enfin parvenu en haut, Eric enlaça le mât de ses deux bras, y appuya la tête et pleura amèrement. Il

réalisait qu'il n'avait pas prié depuis longtemps et pourtant dès son enfance il avait été habitué à le faire. Au sein de son grand abandon, il soupirait après Dieu. Il était malade — ah! sa mère ne le voyait pas, mais Dieu, oui — Dieu le voyait. Il devait bien avoir pitié d'un malade, d'un être abandonné, d'un solitaire... Il devait? Vraiment? Qu'est-ce donc que Dieu doit? Protéger les gamins qui s'en fuient...?

Il ne prêtait pas la moindre attention à la colère du capitaine qui lui demandait en criant s'il s'était endormi ou s'il s'était pétrifié. Mais lorsqu'il fut redescendu, il comprit qu'il était véritablement malade et il sentit aussi la violente gifle appliquée par la main du capitaine.

— Je suis malade, sanglota Eric. J'ai mal dans la poitrine, j'ai de la fièvre!

— Ah! et le sommet du mât, tu le prends pour un lieu de cure? Si tu es malade, dis-toi bien qu'ici à bord il n'y a qu'un seul remède pour les fai néants. Si tu veux l'essayer, viens encore une fois me dire que tu es malade! gronda le capitaine. De toute façon, nous arrivons bientôt à New York; là nous déchargeons la marchandise et toi avec; et ensuite, à toi de te débrouiller!

De longs bancs de nuages clairs sillonnaient le ciel. La mer qui jusque-là avait été calme changea soudain. Le soleil se cacha, comme s'il ne voulait pas assister au désastre qui se préparait. Un léger sifflement, annonciateur de tempête! Les vagues se faisaient toujours plus fortes. Les ordres du capitaine résonnaient sur le bateau qui dansait. Eric n'entendait rien. Fiévreux il était couché dans un coin. Ils auraient pu le gronder, le battre, lui don

ner des coups de pied, tout lui aurait été indifférent. Mais personne ne se souciait de lui!

Hu —iii! Comme le vent sifflait! Eric gisait toujours au même endroit. Il s'était agrippé au pied d'un banc; le bateau tanguait violemment. La tempête se transformait en ouragan.

— Aïe! Un cri strident! Un effroyable craquement! Le grand mât était cassé et un des pires ennemis d'Eric, le timonier, était écrasé sous les poulies.

Un autre homme avait rapidement pris la barre; mais à quoi pouvait bien servir une barre dans une tempête pareille? Eric s'était levé d'un bond. Il ne se sentait plus malade; la seule chose dont il était encore conscient, c'est qu'il était le fils de son père. Il savait ce que son père aurait fait à son ennemi. Mais ce n'était pas facile de se déplacer, même d'un pas. Une grosse vague balaya le pont et projeta Eric contre la paroi de la cabine. Il se releva pourtant et se pencha sur l'homme qui gémissait. Il ne pouvait pas soulever le lourd mât, mais il pouvait pousser les poulies — et il pouvait aussi poser sur le blessé un regard compatissant et amical.

- Puis-je vous aider? demanda-t-il.

L'homme gémit.

- Dieu seul peut m'aider, et il ne le fait pas!

— Mais oui, timonier, oui! s'écria Eric oubliant tout, s'oubliant aussi lui-même dans sa grande peur, et n'ayant qu'un seul désir: aider. - Jésus est mort pour les impies!

- Pour les impies — murmura le mourant.

Petit! s'exclama-t-il ensuite dans sa profonde détresse, que t'importe que je meure comme un chien - je ne mérite rien de bon de ta part!

Eric secoua la tête.

— Mon père est mort pour ses amis et le Sauveteur est mort pour ses ennemis!

— Gamin — tu es un saint! gémit l'homme.

Eric se pencha sur lui et essuya délicatement avec son mouchoir le sang qui coulait du nez du blessé. «Dieu ne laisse pas un verre d'eau sans récompense et sa récompense n'est pas seulement future, mais aussi pour le moment présent!»

Cette pensée traversa l'esprit d'Eric et il se dit que dans un tel cas, Dieu ne laissait pas non plus un jeune fugitif têtue sans récompense. Et il lui vint une autre pensée: «Un saint! Oui, Seigneur, tu vois, tu me vois, moi, Eric Lauber...»

De nouveau une énorme vague s'abattit sur le bateau. «Seigneur, grand Dieu, nous sommes perdus!»

Le bateau s'inclinait sur le côté, toujours plus profondément. Les hommes criaient. Toutes les mains cherchaient un appui ferme; chacun voulait sauver sa vie, mais il n'y avait aucun point d'appui solide. De l'eau, rien que de l'eau! Mais là, ah! oui! Une petite planche - et là une plus grande, de la coque du bateau! Accroche-toi, Eric! Cramponne-toi! - et invoque ton Dieu! La planche le portait. Mais là, voilà encore une main qui se tendait vers cette planche. «Non! non! lâche! Elle ne peut pas en porter deux!» Mais la main s'accrochait. «Lâche!» cria encore une fois Eric. Et il se mit à taper sur les doigts, à taper aussi fort qu'il le pouvait. C'était une grosse main brune de matelot; les doigts se desserrèrent, glissèrent...

Jamais Eric n'oublierait le regard des yeux sombres. Le timonier en train de se noyer savait maintenant qu'Eric Lauber n'était pas un saint...

L'infirmière de l'hôpital des marins à New York n'arrivait pas à savoir ce qui pesait si lourdement sur la conscience du jeune garçon au visage d'enfant et aux grands yeux bleus tristes. Pendant des semaines sa vie n'avait tenu qu'à un fil, comme on dit; et dans sa fièvre il s'était souvent dressé terrifié, s'était cru poursuivi et avait cherché à sauter hors de son lit — mais le délire n'avait rien trahi de plus. L'infirmière s'était attachée au jeune Allemand; elle se demandait où elle avait bien pu voir, des années auparavant, des yeux tellement semblables, si profonds et si clairs, d'un bleu aussi pur. Elle ne pouvait guère questionner le malade; il poussait de tels soupirs et ses joues amaigries se couvraient de taches rouges. Il lui avait seulement dit qu'il s'appelait Eric, qu'il avait le mal du pays et qu'elle ne devait pas être aussi bonne pour lui, qu'il ne le méritait pas...

Un jour, Eric demanda une Bible à son infirmière. Le médecin lui défendait encore de lire. Mais l'infirmière lui proposa de lui faire la lecture de la portion de son choix; et c'était l'histoire du prophète Jonas.

- Il s'est enfui de devant Dieu sur la mer! dit doucement Eric lorsque l'infirmière eut terminé. - Mais pourquoi, demanda-t-il après un silence, pourquoi est-ce que Dieu ne laisse pas les hommes qui fuient devant lui se précipiter dans leur malheur, périr comme ils l'ont mérité? Pourquoi use-t-il de tant de grâce?

Elle posa sur lui un regard plein de bonté.

- Pourquoi? Parce que Dieu est amour!

Eric ferma les yeux et se tut, et l'infirmière quitta doucement la chambre. Lorsqu'elle revint un peu plus tard, elle vit qu'Eric s'était couvert le visage

avec son mouchoir. Elle resta un moment silencieuse à côté du lit. Puis elle dit :

— Eric, vous pleurez parce que Dieu est amour ?

Eric arracha brusquement le mouchoir de devant son visage.

— Oh ! non — mais je pleure parce que j'ai méprisé l'amour et que je... il hésita — non, je ne peux pas le dire, je ne peux pas ! - La main qui avait glissé de la planche, qui avait disparu dans l'eau... Il semblait que cette main se posait sur la bouche d'Eric, et qu'une voix rauque murmurait : « Pas un saint — un meurtrier ! »

L'infirmière lui prit la main ; il voulut se dégager, mais ensuite s'abandonna. Elle s'assit auprès de lui.

— J'aimerais vous raconter quelque chose, Eric, l'histoire d'un amour fidèle. Voulez-vous l'écouter ?

Il inclina la tête.

— Là j'ai eu les yeux ouverts sur ce qu'est l'amour. On ne peut plus mépriser l'amour, Eric, quand on a vu comment un homme laisse, par amour, sa vie pour d'autres.

Les yeux d'Eric s'ouvrirent encore plus grands et, captivés, se fixèrent sur le visage qui se penchait sur lui.

— J'étais une jeune fille insouciante de dix-huit ans. La vie ne m'avait rien apporté d'autre que du soleil. Mes parents voulaient me montrer les beaux du monde. Nous avons fait un grand voyage et finalement nous sommes arrivés en Suède, d'où nous voulions nous rendre à Rügen où vivait un parent de ma mère. Nous avons pris un vapeur suédois qui devait nous amener en cinq heures à Sassnitz. La mer était lisse comme un miroir, nous n'avions pas à craindre le mal de mer. Mon frère et

DES VIES TRANSFORMÉES

moi n'arrêtons pas de rire et de plaisanter. Tout à coup, je croisai le regard du timonier. Ses yeux étaient d'un bleu et d'une limpidité tels que j'en ai rarement vus - elle hésita, fixant un instant le sol. — Il y avait beaucoup de soleil dans ces yeux, pour suivit-elle, et une paix profonde, profonde. Nos rires cessèrent et au bout d'un moment j'allai m'installer à l'extrémité du banc placé tout près de la barre.

— Quelle belle soirée, dis-je — et quel beau pays!

Le timonier actionnait sa roue; il acquiesça et sourit.

- N'est-ce pas ennuyeux d'être toujours à la roue? continuai-je un peu plus tard.

Il secoua la tête.

- Rien n'est ennuyeux si on le fait pour le Seigneur Jésus. Dans la parole de Dieu il est dit: Quoi que vous fassiez, faites-le comme pour le Seigneur.

Je sentis que cette réponse inhabituelle me faisait rougir.

- Vous ne conduisez pourtant pas pour Jésus, dis-je presque fâchée. Vous conduisez avant tout pour la compagnie de navigation et pour nous, les passagers.

Jamais je n'oublierai l'expression des yeux bleus tellement rayonnants.

- Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes. Tout pour le Seigneur Jésus.

Il prononça ces paroles davantage pour lui-même que pour moi. Mais ensuite il me regarda bien en face.

— Le Seigneur Jésus vous aime aussi, mademoiselle. Il est mort pour moi et pour vous!

A ce moment, un cri strident me fit tressaillir: «Au feu! au feu!» Une épaisse fumée sortait du ventre du bateau. Je regardai le timonier avec effroi.

— Allez à l'avant, mademoiselle, dit-il d'une voix tranquille. Le vent chasse les flammes de ce côté!

Je me levai d'un bond pour courir à l'avant, mais je me tournai encore une fois vers le timonier.

— Et vous? criai-je.

— Moi, je dois rester ici — ma place est ici... Tout pour Jésus! me répondit-il, les yeux toujours aussi clairs et si sérieux.

Un cri de détresse interrompit le récit.

— Eric, que vous arrive-t-il?

— Mademoiselle! — le timonier, c'était mon père. Il est mort pour Jésus et pour beaucoup d'autres — et moi — je suis un meurtrier!

Huit jours s'étaient écoulés depuis cet aveu et Eric était toujours en proie à une fièvre élevée. Il avait souvent regardé Betty, l'infirmière, d'un air suppliant, elle, la seule qui soupçonnait quelque chose de son terrible secret, car peu à peu il avait avoué une chose ou l'autre.

— Oh! Mademoiselle, murmura Eric, et ses yeux se remplirent de larmes, si seulement je pouvais redevenir un enfant! Pur et pieux et bon!

Elle le regarda avec tristesse.

— Pur et pieux et bon? Eric, l'avez-vous jamais été? Moi pas! Mais le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, est là pour vous et pour moi!

Eric pesa longuement ses paroles.

- Elle a dit: pour moi et pour elle. A-t-elle donc oublié que je suis un meurtrier?

Les semaines avaient passé et Eric était toujours à l'hôpital. Le médecin s'étonnait de ce qu'il ne parvienne pas à reprendre des forces. Il se levait chaque jour quelques heures. Il s'asseyait alors épuisé sur une chaise ou allait et venait un peu au soleil, très lentement, comme un vieillard. Betty l'observait avec inquiétude. Il lisait beaucoup sa Bible, mais nulle lueur de paix ne venait éclairer son visage sombre. «Si seulement il pouvait recevoir une lettre de sa mère!» pensait l'infirmière. Il y avait longtemps déjà qu'elle avait écrit à la mère d'Eric et une lettre du fils avait suivi la sienne. La réponse arriva enfin; elle était toute pleine d'amour et de pardon. Mais elle n'amena pas le soleil dans le cœur d'Eric.

— Elle ne sait pas que je suis un meurtrier! dit Eric.

Betty priait beaucoup pour Eric et plus elle le faisait plus elle avait la conviction que seule une confession franche et humble pourrait le libérer. Elle l'appela un jour dans sa chambre. Il vint aussi tôt. Son visage était d'une pâleur inhabituelle. Il avait sa Bible à la main, un doigt coincé entre les pages qu'il venait de lire.

— Je vous dérange? s'excusa gentiment Betty, mais j'ai justement un peu de temps et j'aimerais bien vous raconter la fin de l'histoire de la mort de votre père — et comment par ce moyen j'ai trouvé le Sauveur. Mais asseyez-vous d'abord et finissez ce que vous étiez en train de lire quand je vous ai appelé.

Eric s'assit, car ses genoux s'étaient mis à trembler. Il ouvrit sa Bible et lut: «Quand je me suis tu, mes os ont dépéri, quand je rugissais tout le jour» — il ne put continuer.

— Eric, dit tranquillement l'infirmière, pourquoi avez-vous peur de moi? Votre père est mort pour moi, cela vous donne un droit à toute mon affection. Et plus que cela: Notre Sauveur Jésus Christ est aussi mort pour vous et pour moi. Je n'ai pas le droit de condamner quelqu'un pour qui Il est allé dans la mort. Ô Eric, est-ce donc si difficile d'être humble...?

Par la suite, Betty s'étonna de ce qu'elle avait été amenée à parler d'humilité et pourtant c'est ce mot qui brisa le cœur d'Eric. Elle s'en étonnait et comprenait toutefois.

Oui, Eric était brisé. Et maintenant il confessa son péché, non pas seulement d'une manière toute générale, mais aussi dans le détail...

- Oh! maintenant vous savez tout, maintenant vous savez qui je suis et ce que j'ai fait! s'écria-t-il, et Dieu soit béni de ce que vous le sachiez!

Betty appartenait à cette catégorie de personnes qui connaissent la vraie compassion. Elle appelait les péchés par leur nom juste et vrai, comme l'Ecriture, la parole de Dieu, le fait. Et parce qu'il en était ainsi, le cœur d'Eric devenait toujours plus humble — et toujours plus paisible. Elle lui lut l'histoire bien connue du Sauveur portant sa croix jusqu'à Golgotha, des deux brigands crucifiés avec lui et comment l'un d'eux...

Eric se couvrit le visage de ses mains.

- Oh! est-ce vrai? Celui à qui Jésus a pardonné, il était, il était lui aussi...

- Un malfaiteur, un meurtrier, répondit-elle doucement.

— Oh! Seigneur, mon Sauveur! Il ne put rien dire de plus. Et cela suffisait. Il était seul avec Celui qui voit dans le secret, qui guérit les cœurs brisés et donne la grâce aux humbles...

- Eric est de retour!

La nouvelle provoqua une grande excitation parmi les bateliers de Rügen.

Mais était-ce bien le même Eric? Il était si pâle et silencieux, et il ne portait plus du tout la tête haute.

— Il a honte de lui! se murmurait-on de bouche à oreille.

Mme Lauber avait versé des larmes de joie et avait serré son fils sur son cœur — mais ensuite elle réalisa qu'il lui avait fait tant de peine et apporté tant de honte, et elle comprit qu'elle ne pouvait plus rien attendre de glorieux de sa part.

— Je veux retourner chez mon vieux maître, maman. Peut-être me pardonnera-t-il.

Une expression moqueuse se dessina sur la bouche de Mme Lauber.

— Et ensuite?

- Ensuite, je deviendrai tailleur, si Dieu le veut.

- Un tailleur pieux! ironisa-t-elle.

- Maman, supplia-t-il, laisse-moi rester tout petit et humble — et vivre de grâce.

Elle n'eut elle-même pas conscience du mépris dont était chargé le regard qu'elle posa sur son fils.

- Deviens d'abord comme ton père! lança-t-elle; ensuite — elle hésita, car le souvenir de son mari exerçait une puissance sur son cœur — ensuite tu pourras parler comme lui! termina-t-elle rapidement avant de quitter la chambre.

Quelques jours plus tard, Eric partit chez son vieux maître. Il était très ému et frappa tout doucement à la porte familière.

- Entrez! Le vieillard se leva avec un bond de joie. — Mon garçon! mon enfant! Dieu soit béni!

- Maître, fit-il d'une voix tremblante, pardonnez-moi et permettez-moi de reprendre ma place à votre table de tailleur, pour l'amour de Jésus — et pour l'amour de mon père!

Alors maître Rolaf jeta les bras autour du cou d'Eric et le serra contre lui comme il l'avait fait lorsqu'Eric s'était présenté chez lui pour la première fois, et pourtant tout différemment.

Ce soir-là, Eric eut bien de la peine à s'endormir; il ne cessait de s'émerveiller des profondeurs que renferme le petit mot «grâce» et de la manière dont le reflet de l'amour si grand, chaud et lumineux du Sauveur pouvait rendre les cœurs des chrétiens chauds et miséricordieux à leur tour.

Eric Lauber est devenu un bon tailleur. Après la mort de maître Rolaf, il reprit la petite maison et aussi une grande partie de la clientèle. Le vieux prédicateur démontra une fois encore son amour particulier au jeune tailleur. Un jour qu'il avait affaire à Stralsund, il en profita pour aller voir Eric Lauber; il trouva beaucoup de monde dans la maison. C'étaient principalement des jeunes qui étaient assis autour du tailleur; celui-ci avait sa Bible devant lui; ses yeux rayonnaient. - «Exactement comme son père!» pensa le vieillard. Eric se leva et plaça la Bible entre les mains du prédicateur en lui indiquant un certain verset. Celui-ci acquiesça et lut: «Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles.»

Il était déjà tard lorsqu'ils se séparèrent. Les garçons serrèrent la main du prédicateur et s'en allèrent sans bruit.

— Comment sont-ils venus chez toi, Eric?

Il hésita avant de répondre:

— Je vais souvent me promener dans le port et je pense à autrefois. Vous savez bien... Et quand je vois un garçon qui rêve au monde, comme moi alors...

— Tu le ramènes ici?

- Oui, répondit Eric, s'il veut bien venir. Tous ne veulent pas; plusieurs rient, d'autres se moquent et beaucoup aussi sont venus — et revenus. Et une fois que je leur ai raconté comment la main puissante de Dieu m'a secoué et comment son amour immense m'a sauvé, eh bien! plus d'un a compris alors qu'il est bon de s'incliner sous la puissante main de Dieu et de rechercher sa grâce.

Dieu a richement béni Eric. Il lui accorda de rencontrer une épouse chrétienne et il leur donna plusieurs enfants. Mme Rolaf vécut avec eux jusqu'à sa mort, dans la petite chambre du haut; les enfants l'aimaient plus que la grand-mère Lauber qui était si souvent maussade.

Plus d'un jeune matelot en révolte aura été éternellement redevable à Eric Lauber, instrument préparé par sa propre expérience et par son amour envers les jeunes fugitifs pour amener ceux-ci au Sauveur.

TOUT
AVEC DIEU

TOUT AVEC DIEU

Titre original:
«*Ailes mit Gott*»
par M. Rüdiger

Tiré de
«*Kinderbote*»
année 1913
Editeur:
«*Erziehungs-Verein in Elberfeld*»

«TOUT AVEC DIEU»

C'était dimanche; le silence régnait dans la maison du meunier Keller au Moulin des Roches. Pierre Grand, le vieil employé, était assis devant la porte d'entrée sur le banc de bois blanc et surveillait le petit Conrad qui jouait avec une charrette remplie d'herbe qu'il tirait derrière lui, comme il le voyait faire aux grandes personnes tous les jours. Le petit garçon avait quatre ans et pourtant il ne posait que rarement sur le monde des yeux d'enfant rieurs et gais; il avait le plus souvent une expression sérieuse qui n'était pas de son âge. C'était peut-être dû au fait qu'il jouait rarement avec d'autres enfants et qu'il passait la plus grande partie de son temps seul avec son père ou avec le vieux Pierre et une servante âgée, Tina Stein. Le serviteur poussa un profond soupir en regardant l'enfant. Il était attaché de tout son cœur à ce petit. Voilà plus de vingt ans déjà qu'il travaillait au Moulin des Roches; il avait vu défiler des bons et des mauvais jours; il s'était réjoui du bonheur du jeune meunier lors de son mariage, et il était là aussi lors qu'on avait emmené la belle et si bonne meunière au lieu d'où l'on ne revient pas. Le meunier avait mené deuil pendant presque quatre années; puis des amis et des parents l'avaient convaincu de se remarier. Malgré le travail dans la maison et au moulin, il aurait pu s'en tirer seul, car la vieille Tina

était encore active; mais il fallait absolument une nouvelle mère pour l'enfant. Et de toute façon, l'apport de quelques milliers de francs sous forme de dot serait profitable à l'ensemble du domaine. Les bâtiments avaient besoin d'être entretenus. Les terres qui dépendaient du moulin auraient déjà dû être mieux employées, bref, une nouvelle maîtresse de maison paraissait s'imposer toujours plus nettement.

Le meunier était un homme d'une belle prestance, au début de la quarantaine, et il y avait bien des jeunes filles qui seraient volontiers devenues maîtresse de maison au Moulin des Roches; en particulier Berta, la fille du paysan Lens qui habitait à Rottburg, un village situé à deux heures du moulin. Elle avait toutes les qualités requises; elle avait des propriétés, elle était riche, et ferait parfaitement l'affaire.

Pierre qui pouvait se permettre de temps en temps de donner un conseil au meunier avait dit:

- Pas Mlle Berta - oui, elle a de l'argent, mais ce n'est pas la mère qu'il faut à l'enfant.

- Pourquoi? avait demandé le meunier surpris. Et Pierre avait répondu:

— Monsieur, pour devenir la mère de l'enfant d'une autre, il faut avoir un cœur plein d'amour, et c'est ce qui, manque chez elle.

Troublé, le meunier s'était tu, car la jeune fille lui plaisait. Pierre se trompait sûrement - Berta était si gentille avec le petit Conrad quand il l'emmenait avec lui à la ferme de Rottburg!

Lorsqu'à Pâques le meunier des Roches avait été la demander en mariage, il avait été accueilli avec joie. C'était maintenant le début de l'été et, ce jour-là, le meunier était parti se marier afin de

ramener sa femme à la maison avant la moisson. L'enfant avait été confié à la garde des vieux et fidèles serviteurs; la mariée en avait exprimé le désir; le jour de son mariage, elle ne voulait rien qui lui rappelle qu'elle épousait un veuf. Pierre en avait secoué la tête et Tina avait soupiré.

Aujourd'hui, ils étaient seuls à la ferme; une tranquillité dominicale régnait partout et le vieux serviteur avait tout loisir pour réfléchir et méditer et il en profitait.

— Pierre! Il sursauta violemment et se retourna.

— Ah! c'est toi, Tina, dit-il. Viens t'asseoir à côté de moi; c'est peut-être notre dernier bon dimanche - j'entends, comme nous y sommes habitués; car cela va changer au Moulin des Roches; il faut nous y attendre.

Elle acquiesça silencieusement.

— Nous nous accommoderons bien du changement, poursuivit-il, mais le petit! Sa mère - lors qu'elle en était à ses derniers moments et que le meunier, dans son désespoir ne faisait plus attention à rien, m'a dit: «Veille sur le petit, Pierre, ce sera dur pour lui de grandir sans l'amour d'une mère; et s'il en vient une autre, il faudra que tu t'occupes tout particulièrement de lui...» «Oui, madame, lui ai-je répondu. Je veillerai sur lui. Il aura en moi un ami fidèle». Alors son visage si pâle s'est illuminé d'un tel rayonnement qu'on l'aurait crue déjà au ciel; et peu après elle a fermé les yeux pour toujours. Et comme son mari restait là, près de son lit, complètement pétrifié et désespéré, j'ai été prendre le petit Conrad dans son berceau de bois et je le lui ai mis dans les bras, et il m'a regardé comme — comme — oh! je ne peux pas dire comment, et alors les larmes lui sont venues,

pas beaucoup, c'est un dur — mais cela l'a soulagé. Ah! Tina! notre dame! On n'en a une pareille qu'une fois tous les cent ans ou même plus rarement. Le petit Conrad ne lui ressemble pas; je veux dire qu'il n'est pas aussi joyeux et spontané; extérieurement oui, il lui ressemble et je remarque bien que le meunier reçoit souvent un choc au cœur lorsque le petit le regarde de ses grands yeux sombres; il revoit alors certainement les yeux de Mme Marianne.

- Oh! il l'oubliera vite maintenant, rétorqua Tina, mordante.

Pierre secoua la tête.

- Non, c'est impossible, mais tout sera différent au Moulin des Roches.

L'enfant arrivait en courant; il grimpa sur les genoux du vieux serviteur.

- Pierre, tu sais ce que Marie dit?

- Non, mais c'est sans doute une bêtise; elle est tellement sottée...

- Elle dit que je vais avoir maintenant une belle-mère, et qu'elle sera méchante avec moi.

Pierre sentit la colère monter en lui; il secoua la tête.

- Oui, oui, on reconnaît bien là ces gamines, soupira Tina; elles ne se doutent pas du mal qu'elles font par ce genre de paroles. Puis se tournant vers Conrad, elle dit pour le tranquilliser: Ne t'inquiète pas, mon petit, il y a de très gentilles belles-mères; et tu verras comme tout sera beau quand ton papa reviendra avec la nouvelle maman.

Pierre Grand lui lança un coup d'œil réprobateur, comme s'il voulait l'avertir de ne pas faire trop de promesses; et elle se tut; mais elle prit la main de l'enfant et la tint bien serrée entre les siennes

comme pour lui faire sentir que son amour à elle restait le même.

Après un moment de silence, Pierre dit:

— Aujourd'hui ils se marient; demain ils rentrent. Ne devrions-nous pas décorer un peu la maison, faire une guirlande ou quelques couronnes; cela se fait, n'est-ce pas?

— Oui, oui, décorons! Au lieu de nous lamenter sur ce qui est passé, mettons-y du nôtre pour qu'il y ait un bon nouveau commencement. Ce ne sera pas non plus facile pour Mme Berta d'arriver dans un ménage existant déjà.

Conrad les regardait attentivement l'un et l'autre. Il ne comprenait pas leurs propos et aurait bien aimé savoir ce qu'ils disaient. Tina le remarqua et se leva.

— Venez, rentrons! L'heure du café est passée depuis longtemps, et des gâteaux au beurre nous attendent. Le meunier a voulu que nous aussi nous ayons une journée de fête.

Ils rentrèrent tous les trois dans la chambre de séjour et se régalerent en silence: la joie n'y était pas.

Le soir, alors que le petit garçon dormait déjà, Pierre Grand et Tina Stein s'assirent encore devant la porte pour profiter de la belle soirée étoilée et ils évoquèrent le passé. La première femme du meunier était le principal sujet de leur conversation.

Au Moulin des Roches, au-dessus de la porte d'entrée, une inscription était gravée en grosses lettres: «Tout avec Dieu». Le serviteur fixa pensivement ces mots alors qu'il se levait pour aller se coucher. Il remarqua en hésitant:

— Est-ce que cela va continuer à être «Tout avec Dieu»? J'ai de la peine à le croire.

- Le meunier reste le maître et c'est à lui de décider comment la maison doit être tenue.

- Oui, il devrait en être ainsi, mais quelquefois cela tourne différemment, murmura-t-il.

- Ne vois pas l'avenir sous un jour si sombre, Pierre, ce n'est pas juste! dit Tina. Peut-être que tous nos soucis ne sont pas fondés.

— Espérons-le, répondit-il brièvement en rentrant.

Le lendemain matin, le meunier des Roches ramena sa jeune et belle épouse à la ferme. Tina et Conrad attendaient devant la porte; Pierre arriva en courant pour conduire les chevaux à l'écurie.

- Dieu vous bénisse, meunier, dit-il lorsque celui-ci lui tendit la main.

- Merci. - Oui, la cour va bientôt avoir une autre apparence. La grange branlante va être rebâtie.

— Bien, il y a longtemps que cela aurait dû être fait, approuva Pierre.

Le meunier rit de bon cœur, conscient que le temps des économies serrées était passé maintenant et que le domaine allait changer d'aspect.

Il posa encore quelques questions sur les travaux en cours, mais ses regards se tournaient constamment vers la porte d'entrée où la meunière s'entretenait avec Conrad et Tina. Elle avait déposé un baiser sur le front du petit garçon intimidé et avait pris sa main; elle voulait montrer qu'elle l'adoptait. Mais l'enfant ne pouvait pas oublier les paroles de Marie. Tina constata pour elle-même: «Elle est aimable avec l'enfant, mais c'est comme un soleil d'hiver qui se dégage d'elle».

Pour tous commençait maintenant l'adaptation indispensable aux nouvelles circonstances; et chacun se montrait prudent. Mme Berta savait qu'il lui fallait avoir des égards envers les deux vieux serveurs; ils passeraient le reste de leur vie au moulin; le meunier le lui avait tout de suite dit; et elle fut assez intelligente pour être aimable avec eux. Conrad en revanche dépendait d'elle seule; et si elle avait compris le caractère de l'enfant, elle aurait pris la peine de s'approcher de lui avec amour et patience pour gagner doucement sa confiance; et tout se serait bien passé. Mais elle ne se donna pas beaucoup de peine. L'enfant restait dans son coin, eh bien! qu'il y reste.

Le meunier, Pierre et Tina eurent vite fait de constater l'éloignement qui séparait la femme de l'enfant; il manquait la bonne harmonie, la note joyeuse et paisible qui devrait régner dans un foyer où chacun se sent à l'aise. Le meunier le ressentait mais il ne voulait pas y penser; il avait maintenant à s'occuper de la moisson, puis il y aurait les préparatifs pour la construction de la grange. Conrad était bien soigné; il ne manquait en fait de rien; et même il était beaucoup mieux habillé qu'auparavant.

Mais Conrad manquait d'amour maternel, d'affection venant du cœur. Beaucoup de choses avaient changé au Moulin des Roches. Lorsque Mme Marianne était là, avant les repas, elle joignait les mains et priait; et par amour, son mari l'avait laissé faire. Après la mort de sa mère, quand Conrad avait commencé à parler, Tina lui avait appris une courte prière et lorsque pour la première fois il l'avait dite à table, les larmes s'étaient mises à couler sur les joues du meunier; et chacun

avait pensé à la jeune femme si paisible et pleine d'amour qui avait été reprise si tôt. A partir de ce jour, le petit garçon avait toujours posé ses mains jointes sur la table et personne ne commençait à manger avant que l'enfant ait prononcé son amen recueilli.

Mais lorsque la jeune meunière avait fait son entrée dans la maison, elle avait regardé autour d'elle avec étonnement, et ensuite elle avait amené le meunier à renoncer à la prière à table. — Conrad ferait sa prière le soir au pied de son petit lit.

Le meunier avait donné son accord. Les autres autour de la table s'étaient tus avec tristesse.

Quant à la fréquentation du culte, il y avait aussi eu du changement. Le village auquel se rattachait le Moulin des Roches était à une demi-heure de marche et parcourir cette distance par tous les temps était un peu difficile et trop long. Mme Berta pensait pouvoir se passer de Dieu — et jusqu'ici, tout lui avait réussi ainsi.

L'automne était venu et la récolte avait été assez bonne. La nouvelle grange était sous toit et le meunier contemplait fièrement sa cour. La meunière vint se placer près de lui, toute souriante, et lui prit la main.

— Frédy, tu pourrais bien me faire un plaisir en échange de la grange que tu as pu bâtir grâce à moi.

— Grâce à toi? dit-il sur un ton surpris et un peu fâché.

— Eh bien, oui! c'est avec l'argent de ma dot.

— Naturellement, puisque je t'offrais un ménage déjà tout monté...

— Bon! ne te fâche pas; ne faisons pas de comptes; je vais te dire tout simplement ce qui me ferait plaisir — une véranda vitrée devant la maison!

Le meunier rit.

— A la ferme des Chênes ils en ont une, n'est-ce pas?

— Oui; et nous les valons bien! Comme eux, c'est là que nous nous tenons — et même tous les jours!

Flatté par cette remarque, Frédy Keller répondit plus aimablement que sa femme ne s'y attendait.

— Bien! nous verrons lorsque nous aurons les ouvriers sur place au printemps; nous leur demanderons un projet.

Ils se dirigèrent ensemble vers la maison d'habitation et s'arrêtèrent devant la porte d'entrée. Le regard du meunier tomba alors sur l'inscription gravée au-dessus de la porte: «Tout avec Dieu». Il se sentit mal à l'aise. Il avait fait graver ces lettres sur les poutres à la demande de Marianne. Il revoyait ses yeux rayonnants quand il s'était tenu avec elle à cette même place. Elle avait pris sa main entre les siennes et avait dit: «Tant que ce sera notre devise, nous serons des gens heureux et bénis». Et plus tard, quand on l'avait emmenée au cimetière et que lui, le meunier, s'était retourné une fois encore vers la maison déserte, cette inscription avait de nouveau arrêté son regard: «Tout avec Dieu»; il avait poussé un profond soupir, mais il avait essayé de porter sa douleur avec Dieu.

- Frédy, on dirait que tu calcules déjà la dépense! La voix amusée de sa femme à son côté le fit sursauter; il la regarda tout confus. Elle continua: - L'inscription au-dessus de la porte sera cachée, mais...

62 DES VIES TRANSFORMÉES

- L'inscription restera! répondit-il d'un ton catégorique.

- Mais Frédy! Je vais te parler franchement: à mon avis, ces inscriptions pieuses dans les maisons et à l'extérieur ne servent à rien et ne changent rien!

- Je ne suis pas de ton avis; l'inscription restera là en vue.

La meunière rentra de mauvaise humeur dans la maison. Il n'était pas tout à fait midi et Pierre Grand se dirigeait justement vers le petit abri où était suspendue la cloche de la ferme. Depuis des générations déjà elle servait à rassembler les habitants du moulin, maître et ouvrier, serviteur et servante, et aussi les enfants, avant l'heure des repas. Chaque fois qu'il le pouvait, Conrad courait après Pierre et restait là, recueilli, les mains jointes. La meunière n'appréciait pas du tout cette habitude et ce jour-là où la colère bouillonnait en elle, elle interpella le serviteur:

- Tu pourrais sonner à midi juste comme les autres le font; cette espèce d'appel à la prière ne me plaît pas!

- Si le meunier désire qu'il en soit ainsi, il faudra bien se soumettre, répondit-il.

- Est-ce que peut-être je n'aurais rien à dire? rétorqua vivement la femme.

- Madame, dit Pierre lui faisant alors face, pour nous cela répond à un besoin; ne nous en privez pas.

Elle ne dit ni oui ni non, grommela quelque chose d'inintelligible et rentra dans la cuisine. «Pourquoi?» se demandait Pierre. A vrai dire, il y avait longtemps qu'il avait remarqué qu'elle n'avait rien de ce qui rappelait la meunière qui l'avait

précédée et qu'elle interrompait toute conversation dans laquelle elle était mentionnée. Berta savait que la première femme du meunier avait été très pieuse et tout simplement une telle piété l'agaçait.

L'année tirait à sa fin. Tout était encore plus tranquille que d'habitude dans le moulin isolé. En pensant aux mois écoulés, le meunier avait de quoi être satisfait. Au fond de lui-même certes il soupirait souvent en comparant le présent au passé; mais il cherchait à voir le beau côté du présent et s'efforçait d'oublier le passé.

Le printemps venu, et une fois la grange achevée, la meunière était parvenue à ses fins: la véranda vitrée avait été érigée devant la maison. L'inscription était masquée. Pierre avait soupiré en voyant cela et Tina avait secoué la tête. Mais le meunier n'y avait pas fait attention. Il savait qu'il aurait le dessous s'il en discutait encore avec sa femme et la paix de son foyer lui importait davantage. Ah! la vie était maintenant tellement différente de celle qu'il avait connue autrefois aux côtés de sa tranquille épouse aux yeux si paisibles!

L'été fut salué par un grand sujet de joie au moulin: la naissance d'un fils! Le meunier était très fier: deux fils valaient mieux qu'un pour assurer sa succession: il n'aurait pas travaillé et peiné en vain. Il appela Conrad qui passait en courant:

— Viens avec moi; je vais te montrer ton petit frère!

Conrad ne s'approcha que lentement; une lueur de tristesse brillait dans les grands yeux qu'il leva sur son père.

- Qu'as-tu mon garçon? s'étonna le meunier.
D'une voix mal assurée, avec hésitation, Conrad répondit:

- Papa, Marie dit que... maintenant je ne compte plus... maintenant il n'y a plus de place que pour le petit frère ici...

— Ah! elle a dit cela? s'exclama le meunier mécontent. Marie ne dit que des sottises; j'irai lui parler! Crois-moi, Conrad, tu es et tu restes mon cher enfant, et le petit t'aimera aussi quand il sera plus grand, et tu seras pour lui un grand frère sur lequel on pourra compter, n'est-ce pas...?

- Oui, je veux bien, acquiesça Conrad songeur. Mais... mais est-ce que maman ne voudra pas l'avoir tout pour elle?

Le meunier sourit.

- Non, elle sera trop contente qu'il y ait là quelqu'un pour balancer tout doucement le vieux berceau de bois noir ou pour surveiller le petit lors qu'elle sera occupée.

Tout heureux, Conrad suivit alors son père dans la chambre à coucher obscurcie où le bébé, venu au monde le jour même, dormait paisiblement, ses minuscules poings de chaque côté de son petit visage. Conrad le regardait avec émerveillement et un sentiment de profond bonheur monta dans son cœur - il sentait qu'il y avait là quelqu'un qu'il pourrait aimer. Le petit frère lui appartenait à lui autant qu'aux autres. Une seule question subsistait encore: l'aimerait-il aussi?

Il entendit son nom appelé du grand lit et se dirigea vers sa mère. Elle passa la main dans les cheveux blonds et dit:

— Eh bien! Vous êtes deux maintenant, et je crois que vous vous entendrez bien; tu seras gentil

avec le petit, n'est-ce pas? Conrad inclina la tête. Elle poursuivit: — Il aura un beau nom, un nom distingué — il s'appellera Rodolphe; cela te plaît-il?

— Oui, répondit-il; et... et Tina a dit... Il est aussi à moi...?

— Bien sûr, dit la meunière en riant; mais maintenant retourne jouer.

— Est-ce que je peux aller encore une fois regarder le petit frère?

— Oui, Mme Linder te le montrera.

La vieille infirmière se leva de son fauteuil près de la fenêtre et le conduisit vers le berceau.

Conrad ne pouvait assez contempler le tout petit garçon qui lui appartenait aussi; et l'avenir lui parut sous une lumière dorée lorsqu'il entendit la femme lui dire:

— Tu vas avoir un gentil compagnon de jeux.

— Oui — mais à Pâques, je dois déjà commencer l'école!

— Cela ne fait rien; il te restera bien suffisamment de temps libre, surtout en été; tu pourras alors jouer avec le petit et aider ta mère.

— Oui, je veux bien.

— Tu es un brave garçon. Quand tu es venu au monde, j'étais là aussi; tu reposais dans le même vieux berceau, et ta mère...

- Mme Linder, appela une voix impatiente du grand lit et la femme retourna auprès de la meunière. Conrad en profita pour effleurer très prudemment les douces petites mains de Rodolphe, puis il sortit sur la pointe des pieds.

A partir de ce jour, une vie nouvelle commença pour Conrad. Tout l'amour qu'il attendait depuis si longtemps de pouvoir déverser sur quelqu'un, il le reportait maintenant sur son frère, et la meunière

eut vite fait de remarquer qu'en lui elle avait un surveillant de toute confiance. Cela lui convenait par faitement, car elle était souvent absorbée par le travail dans la maison, dans la cour et au jardin. Rodolphe prospérait magnifiquement; à un an il marchait déjà. Tout le monde au Moulin des Roches était fier du beau et vigoureux petit garçon et celui-ci en retour était pour chacun un rayon de soleil, mais spécialement pour Conrad qu'il aimait de tout son cœur. La meunière n'appréciait pas beaucoup de n'avoir apparemment que la deuxième place dans le cœur de son fils; mais elle ne pouvait rien y changer; de plus elle n'avait pas à s'inquiéter constamment de l'enfant. En été, les deux garçons jouaient souvent tout près du ruisseau du moulin; ils s'asseyaient sous les sureaux et Conrad taillait des sifflets pour Rodolphe. La vie de Conrad avait été transformée.

Ce qui avait plu à la meunière et. lui avait convenu au début la contrariait maintenant que son fils grandissait. Lentement la jalousie s'installait dans son cœur. En outre une pensée s'imposait toujours plus nettement à elle: ce n'est pas son fils, son Rodolphe, qui hériterait du Moulin des Roches, mais Conrad, le fils aîné. Et si pendant quelques temps elle avait éprouvé des sentiments plus tendres envers celui-ci, ils s'estompèrent de nouveau peu à peu et elle devait faire bien attention de ne rien laisser paraître extérieurement. Pierre Grand l'avait bien remarqué et en parlait souvent avec tristesse à Tina; et le cœur de Conrad se serrait quand il voyait de quel amour presque passionné la mère aimait son propre fils.

Le temps passait. La prospérité s'intallait au Moulin des Roches. Celui-ci était mené d'une

façon exemplaire et le meunier se félicitait en lui-même de son mariage. Mme Berta avait souvent essayé de faire comprendre au vieux serviteur son désir que la sonnerie de midi se pratique comme dans les autres moulins et non pas avant l'heure, comme un appel à la prière; mais les choses en étaient restées là; Pierre était entêté à ce sujet. Lorsqu'il était occupé hors de la maison, c'est Tina qui devait sonner et elle le faisait exactement comme Pierre, un peu avant midi — «pour me braver», grognait la meunière mécontente.

Quatre années s'étaient écoulées depuis la naissance du petit Rodolphe. Cela avait été de belles années pour lui, et d'une manière générale, pour Conrad aussi à qui une seule chose manquait: le vrai amour d'une mère. L'attachement des enfants l'un à l'autre était un grand sujet de joie.

C'était un bel après-midi ensoleillé d'été, et le jour anniversaire du petit Rodolphe qui ne savait comment exprimer son bonheur. Ses parents lui avaient offert le bateau qu'il désirait depuis long temps. Il était maintenant là, sur le seuil de la porte, et attendait avec impatience Conrad, car on ne lui permettait pas de s'aventurer seul sur la passerelle menant au ruisseau où il pourrait faire naviguer son bateau. Enfin son frère rentra de l'école; Rodolphe courut à sa rencontre.

— Eh! viens maintenant vite avec moi au ruisseau; j'aimerais faire marcher mon bateau!

- Oui, j'arrive; je pose juste mon sac à la maison et je suis là. Comme nous allons nous amuser! Hier il a plu et ainsi il y aura beaucoup d'eau dans la fosse du moulin!

Rodolphe sautait d'excitation d'une jambe sur l'autre; et bientôt les deux garçons traversaient en courant le champ où la meunière étendait sa lessive et arrivaient sur la large passerelle d'où elle avait lavé son linge. Quelle joie! Le ruisseau formait ici une chute prononcée et son eau claire entraînait en contrebas la grosse roue du moulin qui brillait au soleil.

Le bateau naviguait fièrement. Conrad l'avait attaché à une longue ficelle. La meunière entendit les rires des enfants; et elle ne put empêcher la mauvaise pensée de monter à ce moment de nouveau en elle: ne vaudrait-il pas mieux qu'il n'y en ait qu'un seul qui rie, *son* fils? Elle jeta encore un coup d'œil sur les enfants, puis s'en alla mécontente d'elle-même vers la maison. En chemin, elle se retourna encore une fois et cria aux deux garçons qu'ils avaient maintenant assez joué au bord de l'eau. Ils obéirent avec regret et attachèrent fermement le bateau à un piquet. Ils s'installèrent ensuite sous la tonnelle de sureaux que Pierre leur avait aménagée l'été passé et Rodolphe questionna son frère avec intérêt sur l'école: leur avait-on de nouveau raconté une histoire? Conrad lui expliqua alors en détail tout ce qui s'était passé. Ils furent soudain interrompus: la meunière appelait Conrad - il fallait qu'il aille vite lui chercher quelque chose au jardin. Il se leva d'un bond.

- Tu restes assis ici jusqu'à ce que je revienne, compris? Ne t'approche pas tout seul de l'eau! enjoignit-il sévèrement au petit.

— Mais reviens vite! lui cria Rodolphe.

Il était maintenant seul sous la tonnelle fraîche; le soleil brillait à travers les branchages. Un insecte se traînait sous le banc et, près de l'entrée, sur le

buisson de roses sauvages, un petit oiseau chantait. On entendait le murmure du ruisseau et Rodolphe se dit que le petit bateau devait danser sur l'eau d'une manière bien amusante. S'il allait voir encore une fois? Mais non, Conrad le lui avait défendu. Pourtant il n'était pas nécessaire qu'il s'engage sur la passerelle; depuis le champ de blanchissage il pouvait tout voir... Il hésita encore un instant — l'oiseau chantait si joyeusement et l'eau clapotait d'une façon si tentante — regarder de loin seulement, ce n'était pas mal! Déjà il courait sur le champ. Le petit oiseau s'envola, mais le ruisseau bruissait avec d'autant plus d'attrait. Il s'arrêta un moment devant la passerelle, regarda son bateau et s'amusa de le voir tanguer si bien. Soudain il vit une branche entraînée par le courant. Oh! horreur, elle se dirigeait droit sur le bateau! Le petit garçon oublia alors toutes ses bonnes résolutions, bondit sur la passerelle et tendit la main vers le bateau. Mais la branche l'avait déjà détaché et il s'éloignait. Rodolphe s'allongea de tout son long — il fallait qu'il l'attrape - encore un effort pour le saisir - en vain — Rodolphe poussa un cri et bascula la tête la première dans l'eau.

Conrad s'était acquitté de sa commission et était revenu à la tonnelle. Avec effroi, il constata qu'elle était vide. Il ressortit en courant, pressentant un malheur, et vit Rodolphe qui essayait d'attraper le petit bateau. Mais avant qu'il ait le temps d'appeler, l'accident se produisit et l'enfant disparut dans les vagues.

La meunière avait aussi entendu le cri au moment où elle revenait sur le champ de blanchissage. Elle se pressa les mains sur la poitrine: seul quelqu'un en danger de mort pouvait pousser un

cri pareil. Déjà elle courait vers le ruisseau et là elle vit ce qui était arrivé.

Pour secourir son petit frère, Conrad s'était jeté à l'eau. Bien que le courant fut fort à cet endroit, il réussit à saisir le petit. Mais il ne parvint pas à regagner le bord avec sa charge. Il luttait avec l'énergie du désespoir contre l'eau qui lui montait jusqu'au cou.

- Tiens encore un moment! lui cria la meunière. Mais elle vit que Conrad n'arrivait plus à se maintenir à contre-courant et qu'il était entraîné avec sa charge vers le milieu du ruisseau: les deux petits filaient déjà vers la grosse roue hydraulique...

La meunière tomba sur ses genoux.

- Oh! Seigneur, aie pitié - permets que la roue s'arrête...!

A ce moment la cloche sonna et la roue s'immobilisa. Pierre Grand découvrit ses cheveux gris pour la prière.

Pétrifiée, la meunière vit l'eau agitée quelques instants auparavant se calmer immédiatement après l'arrêt de la roue. Elle sauta alors dans le ruisseau et rejoignit les deux garçons juste à temps, car Conrad était épuisé. Avec beaucoup de peine, elle réussit à les tirer tous les deux sur le bord.

Rodolphe était sans connaissance et Conrad, à son tour, s'écroula inconscient sur l'herbe. La meunière, à bout de souffle elle aussi, courut vers la maison pour chercher de l'aide. Apercevant Pierre, elle l'appela et il vit alors les deux petits gisant comme morts dans l'herbe. L'effroi lui glaça le sang.

- Madame, pouvez-vous porter le petit?

Elle inclina la tête. Il souleva alors Rodolphe et le lui déposa dans les bras. Puis il prit Conrad sur ses

épaules et ils rentrèrent le plus vite possible. Le meunier, consterné, les vit arriver. Il prit le petit des bras de sa femme. Celle-ci appela Tina et ensemble elles couchèrent les enfants dans des lits chauds. Un jeune employé dut seller en toute hâte le cheval et filer chercher le médecin.

Lorsqu'enfin ce dernier arriva au moulin, après une course effrénée dans son léger cabriolet, quelques faibles premiers signes de vie s'étaient manifestés chez les deux petits grâce aux efforts désespérés des parents et des domestiques, et toute la maison poussa un soupir de soulagement. Le médecin se montra rassurant au premier abord, mais il resta une bonne heure auprès des jeunes accidentés. Conrad reprit connaissance plus rapidement que Rodolphe qui avait eu un sérieux choc.

— Pour le moment, je ne peux rien faire de plus ici, dit le Dr Bachmann en montant dans sa voiture. Encore quelques précautions et du repos, puis ce bain forcé ne devrait plus être qu'un mauvais souvenir pour nos deux rescapés. Je vous ferai porter des médicaments. Le petit a eu un bon choc; il lui faut avant tout dormir maintenant et retrouver ses esprits.

La meunière aussi avait grand besoin de repos; elle se retira.

Tina ne voulut laisser à personne le soin de veiller sur les garçons. Elle était assise auprès d'eux dans leur chambre et, soucieuse, elle observait les deux dormeurs. Conrad était paisible et dormait profondément, mais Rodolphe se tournait et retournait dans une grande agitation. Il se réveilla bientôt tout à fait.

12 DES VIES TRANSFORMÉES

— Il faut te tenir tout tranquille, dit Tina. Ton frère dort.

- Tina...

Elle se pencha sur lui.

— Mon bateau... la branche... Tina, je n'ai pas obéi...

- Nous parlerons de cela une autre fois. Dors maintenant.

- Tina...

- Oui?

- Est-ce que le Sauveur me pardonnera cela aussi?

— Si tu le lui confesses et que tu regrettes, il te pardonnera.

Le visage du petit s'illumina; il referma les yeux et sombra dans un court sommeil agité.

Tina joignit les mains et de son cœur s'éleva une fervente prière de reconnaissance à Dieu qui était intervenu d'une façon si merveilleuse. Et puis une pensée de fierté monta aussi en elle à l'égard de son petit, son Conrad, qui s'était comporté en héros...

Un profond silence régnait dans la chambre. On n'entendait que la légère respiration des deux dormeurs. La fatigue eut alors aussi raison de Tina; ses yeux se fermèrent, sa tête s'inclina; sa dernière pensée fut: Qu'aurait dit Mme Marianne si elle avait vu son brave petit aujourd'hui?

En ce même moment, Berta aussi pensait à la mère de l'enfant qui avait sauvé de la mort son fils à elle. Sa méchante jalousie se dissipa comme une fumée et un sentiment de profonde honte s'empara d'elle. Et alors qu'elle commençait seulement à repasser en elle-même tout son comportement envers Conrad jusqu'à ce jour, elle sentit sa culpa

bilité vis-à-vis du petit garçon. Combien peu d'amour elle lui avait prodigué! Est-ce qu'aujourd'hui même alors que les deux enfants riaient en jouant, elle n'avait pas pensé qu'il vaudrait mieux qu'il y en ait un seul qui rie? Ah! Combien elle avait honte! Et soudain elle se vit aussi à la lumière de Dieu. Elle sentit son cœur battre à se rompre. Quelle haute estime elle avait eue d'elle-même jusque-là! Combien elle s'était peu souciée de la volonté de Dieu, combien elle avait négligé sa Parole, avec quelle complète indifférence elle avait repoussé les déclarations de la Bible! «Oh! Dieu, je suis une pécheresse, une grande pécheresse! Je suis perdue! Je n'ai mérité aucune grâce, aucune miséricorde! Quelle haute pensée j'ai eue de moi!» Sa détresse se fit si grande que finalement elle se jeta sur ses genoux au pied de son lit et supplia avec larmes: «Aie pitié, Seigneur, aie pitié — pour l'amour de Jésus!»

Longtemps elle réclama grâce et miséricorde, et elle s'humilia de sa culpabilité devant Dieu jusqu'à ce qu'enfin son cœur se sentît plus calme. Dieu lui accorda de ne plus regarder uniquement à elle et à son état de péché, de perdition, mais aussi au Sauveur qui a laissé sa vie précieuse pour des êtres perdus. Elle crut la parole de Dieu, cette bonne nouvelle qui apporte le salut, qui gracie les pécheurs, qui donne le pardon et la vie éternelle.

Elle entendit alors dans la chambre voisine le petit Rodolphe qui disait:

— Mon bateau... Conrad, viens donc... viens faire naviguer mon bateau...

La voix était fiévreuse. La meunière s'approcha du lit de son enfant et posa la main sur le front brûlant. Il fixa alors ses yeux brillants sur elle et dit:

— Conrad est gentil, maman, n'est-ce pas?

Conrad... je l'aime...

- Moi aussi je l'aime, Rodolphe — mais maintenant dors encore; nous sommes là, près de toi - Conrad aussi...

Tranquillisé, Rodolphe tourna la tête contre la paroi et se rendormit.

Dehors dans la cour, la journée de travail touchait à sa fin. Les derniers rayons dorés de soleil éclairaient la chambre. La meunière tira les rideaux pour donner de la lumière dans la pièce. Conrad bougea et Mme Berta s'approcha de son lit. Il avait les yeux grands ouverts et se redressa.

- Comment va Rodolphe? demanda-t-il craintivement.

La meunière s'agenouilla à côté du lit et lui passa les bras autour du cou.

- Bien, répondit-elle; puis elle ajouta doucement: Tu lui as sauvé la vie.

Le visage de Conrad s'illumina. Mme Berta attira sa tête contre sa poitrine et l'embrassa. Elle voulait dire quelque chose, mais elle ne le put pas. Ils restèrent un long moment enlacés. Tous les deux se taisaient, dans une muette compréhension et, pour la première fois depuis bien des années, Conrad se sentit vraiment en sécurité.

- Conrad, mon petit, je remercie Dieu et je te remercie, dit enfin la mère. Il parut un peu embarrassé et se serra encore une fois contre elle; et dans son cœur Mme Berta prit cet engagement: «Depuis aujourd'hui, je serai toujours une bonne mère pour lui!» Elle comprit que Dieu l'y aiderait. Doucement elle reposa la tête de Conrad sur l'oreiller, puis elle se leva.

— Demain vous pourrez sans doute vous lever tous les deux, dit-elle. Maintenant il faut que j'aille préparer le repas. Rodolphe dort déjà...

Conrad était heureux. Dieu n'avait-il pas répondu au plus ardent désir de son cœur, celui qu'il exprimait tous les jours dans sa prière: «Permetts que maman m'aime aussi»?

Un peu plus tard, tous les habitants du moulin sauf les deux petits garçons se trouvèrent réunis autour de la table du souper. Le meunier qui avait déjà levé quelquefois les yeux sur sa femme, remarqua tout à coup:

- A te voir, Berta, on dirait qu'aujourd'hui le plus grand bonheur possible est entré dans notre maison.

Elle inclina la tête, puis passant l'une de ses mains sur ses yeux, elle tendit l'autre à son mari et répondit:

— Oui, c'est bien cela.

Le meunier, Pierre et Tina la regardèrent interrogativement, mais elle fut incapable d'en dire davantage sur le moment. Toutefois ses yeux brillaient d'un éclat qu'on ne leur avait encore jamais vu.

Le lendemain, de très bonne heure, Pierre qui se rendait au moulin vit la meunière sur le seuil de la porte, regardant autour d'elle comme si elle guettait quelqu'un. Elle l'appela d'un signe; il s'approcha d'elle. Il était évident que c'était lui qu'elle attendait. Elle semblait un peu embarrassée, mais elle se ressaisit vite, lui tendit la main et comment ça:

- Pierre - je te remercie - si tu avais attendu midi pour sonner la cloche, les deux enfants ne seraient maintenant plus en vie.

Le vieux serviteur inclina la tête.

- Oui, Dieu dirige toujours toutes choses.

- Pierre — il faut continuer à sonner de cette manière tous les jours au Moulin des Roches. Tu bâtiras un nouveau petit toit de protection pour la cloche; tu sais mieux que moi ce qui convient...

— Voilà une bonne pensée, madame, une bonne pensée, répondit le vieux serviteur et une lueur de joie vint éclairer ses yeux.

Mme Berta lui serra encore chaleureusement la main; puis il se dirigea vers le moulin.

Le médecin revint vers l'heure du repas. Il permit à Conrad de se lever. Mais il était en souci au sujet de Rodolphe. Le petit avait de la fièvre et toussait.

- Je reviendrai demain, promit-il à la mère qui le regardait avec anxiété.

Le meunier attendait le médecin au portail et le questionna encore sur Rodolphe. Il connaissait trop bien le vieux docteur pour ne pas avoir remarqué qu'il était inquiet.

- Oui, si vous voulez vraiment savoir, meunier, tout indique qu'il couve une pneumonie et là personne ne peut se prononcer sur l'issue. Remerciez Dieu que l'autre garçon s'en soit si bien tiré — la meunière m'a tout raconté. Le gamin a été très courageux. Gardez-le encore quelques jours à la maison; de toute façon les vacances sont bientôt là.

La crainte se dessina sur le visage du meunier.

— Docteur - vous pensez que Rodolphe est gravement malade...?

— La fièvre est élevée, répondit le médecin pour éluder la question — comme je viens de le dire, je ne peux pas encore me prononcer.

Puis il monta dans sa voiture et partit. Le meunier resta encore un moment au portail, sous les grandes branches des châtaigniers, perdu dans ses pensées. Si c'était Conrad qui était malade à ce point, eh bien! oui, son cœur lui était certainement très attaché — mais vu les circonstances — pour la paix du ménage à laquelle il tenait par-dessus tout, est-ce que peut-être il n'aurait pas mieux valu... Il sursauta. Que lui arrivait-il? Comment osait-il tolérer une telle pensée! Il secoua la tête et rentra au moulin.

Là, Conrad, voyant le visage bouleversé de son père, demanda:

— Papa, qu'y a-t-il? Est-ce que Rodolphe est très malade?

— Le docteur ne peut pas encore se prononcer. Il faut attendre.

- Est-ce que... est-ce qu'il va mourir?

Le meunier fut saisi d'un violent tremblement. Il dut faire un effort sur lui-même pour se tourner vers son fils aîné. Lui posant la main sur l'épaule il dit:

— Prie Dieu pour qu'il guérisse ton frère.

— Oui, papa.

Ils firent quelques pas ensemble, puis le meunier franchit la porte basse du moulin où Pierre Grand travaillait au milieu des sacs de grains. Dehors on entendait l'eau passer sur la roue.

Pierre se dirigea vers le meunier et demanda:

— Monsieur, j'ai vu que le docteur était là — l'état du petit s'est-il aggravé?

Le meunier haussa les épaules.

— Il faudra voir.

— Que le choc ait été trop fort pour l'enfant, on peut bien l'imaginer. Mais, maître, le grand Dieu vit encore.

Le meunier secoua distraitement la tête et Pierre retourna à son travail. Le meunier des Roches resta un long moment au même endroit. Il n'entendait pas le bruissement du ruisseau, ni le clapotis des ailerons; une seule chose résonnait à ses oreilles: «Le grand Dieu vit encore». «Il vit encore — comme Juge pour moi», dut-il admettre. Il n'avait jamais fait appel à lui; il ne l'avait jamais honoré; oui, il l'avait oublié. Que lui avait dit Marianne lorsqu'il avait cru pouvoir venir à bout de tout par son travail, par ses propres forces? «Que profitera-t-il à un homme s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme?» Il chercha à secouer loin de lui les pensées accusatrices, mais n'y réussit pas; il ne savait que trop bien de quoi il était coupable devant Dieu; il avait pu souvent s'en apercevoir auprès de Marianne qui s'était toujours placée sous le regard de Dieu. Finalement il quitta le moulin. Il rentra dans la maison, retira ses sabots, monta dans le grenier. Il tremblait de tout son corps et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Il reconnut que le moment décisif était venu; que Dieu lui parlait maintenant et qu'il en allait du salut de son âme. Il se jeta sur ses genoux et supplia: «Oh! Dieu, aie pitié de moi, pécheur! Seigneur, combien j'ai de motifs de m'humilier! Tu me parles si solennellement — par une immense bonté et par de sérieux avertissements! Tu me parles — à moi — propre-juste, qui me vante toujours, m'estimant meilleur que tous les autres! Pardonne-moi, pardonne-moi! Seigneur, par grâce accorde-moi ton salut! Ton Fils unique, n'est-il pas mort pour moi aussi? Oh! quelle miséricorde de pouvoir le recevoir comme Sauveur!»

Il resta longtemps sur ses genoux, jusqu'à ce qu'il connut et reçut ce salut de Dieu, ce Sauveur Jésus Christ comme son Sauveur personnel. Et alors la joie et une paix profonde inondèrent son cœur. «Seigneur, aie aussi pitié de notre enfant, notre Rodolphe; oh! nous le remettons entre tes mains et nous voulons avoir confiance que tu feras toutes choses bien, toutes choses pour notre bénédiction.»

Il se releva, descendit les escaliers, enfila ses sabots et sortit dans la cour. Au même moment il entendit la petite cloche sonner. Pour la première fois, il se découvrit la tête. «Maintenant tout, tout sera différent», se dit-il et son cœur éclatait de louange et de reconnaissance.

Pendant ce temps, la meunière était assise au chevet de son enfant. Elle ne cessait de supplier Dieu qui était maintenant aussi son Père céleste, lui demandant grâce et miséricorde pour son fils. Et il lui était chaque fois donné d'ajouter: «Comme tu le voudras». Ah! combien elle était inquiète pour son petit! L'enfant avait une température élevée; sa respiration était saccadée; son pouls s'emballait. La porte s'ouvrit tout doucement et Conrad entra.

— Maman - il est très malade?

Elle inclina la tête.

Conrad tira un tabouret près d'elle et posa un regard anxieux sur les joues si rouges de son petit frère.

- Conrad, va jouer dehors; le soleil est bon chaud... dit la mère.

Il secoua la tête.

- Je n'en ai pas envie maintenant.

Ils restèrent longtemps assis l'un à côté de l'autre, dans le silence. Puis Conrad remarqua timidement :

— Maman, le Sauveur peut le guérir — je le lui ai demandé, et toi ?

Elle passa son bras autour de lui et dit doucement :

- Oui. Et je veux lui faire confiance, même si c'est - si difficile.

Des jours pénibles suivirent pour les habitants du Moulin des Roches; chacun marchait sur la pointe des pieds, sans bruit et l'on n'entendait plus rire. Le docteur venait tous les jours et chaque fois son bon visage se faisait plus grave et plus soucieux, de sorte que chacun savait à quoi s'en tenir sans rien demander. La meunière faisait les veilles; pendant la journée, Conrad était dans la chambre du malade et, malgré son jeune âge, il se montrait digne de toute confiance. Le soir Tina venait parfois s'asseoir auprès du lit du petit garçon pour que Conrad puisse aller jouer un peu dehors, mais celui-ci refusait catégoriquement et restait assis tout tranquille à côté de Tina près du lit.

- Tu vas aussi tomber malade, avertit Tina. Mais il secouait la tête. Il ne pouvait pas jouer de bon cœur maintenant et de plus il était absolument convaincu que sa maman aimait qu'il soit là. Tout avait changé entre eux deux. Très timidement, la mère l'avait une fois ou l'autre pris dans ses bras ou lui avait dit une parole pleine de tendresse; et son jeune cœur affamé d'affection s'était ouvert de plus en plus. Maintenant ils se comprenaient dans leur anxiété croissante à l'égard de Rodolphe. Conrad remarqua que sa mère était souvent assise

là, les mains jointes, à prier. C'était quelque chose de tout nouveau pour lui, quelque chose qui le remplissait d'une grande joie.

Le Dr Bachmann constatait que les forces du malade diminuaient; la fièvre le consumait.

— Il n'est pas encore tiré d'affaire, dit un jour le médecin. Soignez-le bien!

— Je le soigne bien, assura Conrad qui avait entendu ces paroles.

Un sourire passa sur le visage du médecin; la meunière posa la main sur l'épaule de Conrad:

— Vous ne pourriez pas trouver un meilleur garde-malade.

Le Dr Bachmann lui fit un signe d'approbation et l'encouragea:

— C'est bien, mon garçon; nous ne voulons pas désespérer; et tu peux aussi prier pour ton frère...

— Je le fais, répondit fermement Conrad.

Les yeux humides, le vieux docteur se tourna vers la meunière.

— Chère Mme Keller, en lui nous avons un fort allié — peut-être même le plus fort.

La nuit était déjà bien avancée. Au moulin l'heure du repos avait sonné depuis longtemps, sauf dans la chambre d'enfant où la meunière était assise à côté du lit de son petit malade. Elle avait éteint la lampe. La lune éclairait la pièce et faisait paraître encore plus blanc le pâle visage de l'enfant. Elle écoutait anxieusement sa respiration. Soudain elle crut entendre des pas légers. La porte s'ouvrit et tout doucement une petite silhouette se glissa dans la chambre.

- Maman, je ne peux pas dormir - je reste avec toi, murmura Conrad.

- Je suis si contente que tu sois là, dit-elle en le serrant contre elle. Assieds-toi près de moi.

Ils restèrent assis l'un à côté de l'autre au chevet de l'enfant au sommeil agité. La meunière était à bout de forces et lorsque la lune eut cessé d'éclairer la pièce, elle appuya la tête contre le dossier du vieux fauteuil et ferma les yeux. Conrad avait joint les mains; il se réjouit de voir que Rodolphe était un peu plus calme. Mais bientôt il s'inquiéta de nouveau: Rodolphe ne bougeait plus du tout! Ne fallait-il pas réveiller sa mère? Dans sa confiance enfantine, il pria inlassablement en silence.

Puis les premières lueurs du jour nouveau apparurent. Quand la lumière se fit un peu plus vive et que l'obscurité de la nuit recula, Conrad put mieux observer le pâle visage de son frère sur l'oreiller. Rodolphe était tout tranquille, les yeux bien fermés. La clarté du matin augmentait vite et bientôt une lueur rougeâtre vint éclairer les parois de la chambre; maintenant Conrad voyait distinctement le visage de son frère, sa poitrine qui se soulevait et s'abaissait doucement, régulièrement, et son front couvert de gouttes de sueur; et même s'il ne pouvait pas avoir de certitudes, il pressentit pour tant que c'étaient autant de bons signes.

Dehors les coqs chantèrent et la meunière se réveilla en sursaut. Troublée, elle regarda autour d'elle — comment avait-elle bien pu dormir! Une petite main se posa à ce moment sur son bras.

— Maman, je crois que Rodolphe va mieux!

Un regard sur le malade lui en apporta la confirmation. Mme Keller se cacha le visage dans les mains et pleura, pleura si fort que Conrad, déconcerté, demanda:

- Maman, n'es-tu pas contente?

Elle s'essuya les yeux et murmura :

— Oh! si, si contente! Dieu soit béni! Merci, mon Dieu, oh! merci!

Dans la maison, les portes s'ouvraient et se fermaient tout doucement. La meunière dit à voix basse en se levant :

— Il faut que j'aille le dire à ton père et à chacun dans la maison; ils sont tous en souci. Tu restes là, mon cher petit, n'est-ce pas?

Conrad ne se fit pas prier et elle sortit. Le meunier quittait justement la salle de séjour. Rayonnant, elle lui annonça :

— Frédy, cela va mieux!

C'était comme un cri de joie. Pierre et Tina accoururent de la cuisine; ils avaient entendu. Le vieux serviteur enleva sa casquette et murmura :

— Grand Dieu, notre Seigneur et Sauveur, combien grande est ta bonté!

- Oui, dit la meunière d'un ton solennel et décidé. J'en ai fait l'expérience! Il est bon - et plein de miséricorde!

Le Dr Bachmann arriva une heure plus tard. L'état de son petit patient ne lui avait laissé aucun repos. Le meunier était au portail et le salua joyeusement. Le médecin poussa un soupir de soulagement.

Il entra doucement dans la chambre du malade. Conrad était blotti dans le fauteuil et dormait profondément. Sa mère était assise à côté, le cœur débordant de reconnaissance envers Dieu, envers son Sauveur, qui avait maintenant mené tout à si bonne fin. Le docteur constata tranquillement :

— Chère Mme Keller, votre fils est sauvé. Rendez-en grâce à Dieu — Je ne pouvais plus rien

faire pour cet enfant. Puis, indiquant Conrad: le petit bonhomme aura aussi besoin de soins. Ne s'est-il pas conduit d'une façon admirable? C'est une nature sensible, comme l'était aussi sa mère - très sensible - elle n'était pas faite pour ce rude monde...

- Il faudra que vous me parliez une fois un peu d'elle, docteur, répondit la meunière. Je sens combien elle est encore vivante pour tout le monde ici. Et pour ce qui en est de mon Conrad, eh bien! il ne manquera plus de rien à l'avenir. De nouveau les larmes lui montèrent aux yeux; mais c'étaient aussi des larmes de joie cette fois.

Puis vinrent les journées de convalescence, des journées paisibles. Conrad aussi avait besoin de se remettre de ce gros choc, de cette inquiétude pour son cher petit frère. Mme Berta ne pouvait faire assez pour rattraper ce qu'elle avait négligé à son égard. Elle constatait chaque jour davantage comment une âme d'enfant peut s'épanouir aux rayons de soleil d'un profond amour maternel.

Enfin arriva le jour où les deux garçons purent pour la première fois jouer de nouveau ensemble dehors. Lorsqu'un peu plus tard ils allèrent s'asseoir sous leur tonnelle, ils entendirent des voix tout près d'eux. Ils regardèrent à l'extérieur. Devant la maison, la meunière et son mari étaient engagés dans une discussion animée. Elle était en train de dire:

— Cela ira très bien, Frédy. Il faut qu'on voie de nouveau le «Tout avec Dieu», même si la véranda doit complètement disparaître.

Il leva sur elle un regard reconnaissant.

— Attends un peu. Voilà Pierre, il saura sûrement nous conseiller.

Lorsque Pierre fut au courant du désir des meuniers, il les regarda d'un air heureux.

- Cela ira, madame, il y a longtemps déjà que je réfléchis en silence à ce que je pourrais proposer le moment venu. Nous n'allons pas faire réapparaître l'ancienne inscription; ce n'est pas nécessaire. Il y a un menuisier en ville qui gravera notre devise sur une planche épaisse; il pourra même dorer les lettres; et ensuite, nous la fixerons au-dessus de la porte d'entrée.

— D'accord, approuvèrent le meunier et sa femme; occupe-toi de tout, Pierre; lorsque la récolte sera rentrée, ce sera prêt et cela réjouira chacun.

L'automne arriva. Les champs du Moulin des Roches furent bénis par une abondante récolte qui put être rentrée dans la grange. Conrad et Rodolphe avaient retrouvé des joues roses et la joie de vivre éclatait dans leurs yeux. Il s'agissait maintenant de fêter la récolte. Au moulin, ce ne fut pas une fête bruyante, mais un jour de repos pour maîtres et employés. Pierre faisait de temps à autre allusion à quelque chose de spécial qui devait marquer ce jour. La veille au soir, il était allé en ville, très mystérieusement; et maintenant, aux premières lueurs du jour de fête, il était déjà au travail. Lorsque le meunier et sa femme franchirent la porte d'entrée, Pierre donnait justement le dernier coup de marteau. Il avait fixé la planche avec la devise au-dessus de la porte et on aurait presque pu croire que les grandes lettres avaient été gravées directement dans les poutres. «Tout avec Dieu», lurent les meuniers, en lettres d'or. Frédy Keller prit sa femme par la main et elle leva sur lui un regard clair. Puis on appela Tina. Lorsqu'elle vit

l'inscription, les larmes lui coulèrent le long des joues. Enfin les deux garçons arrivèrent en courant et tous contemplèrent dans un recueillement muet l'inscription - c'était comme si un souffle d'un autre monde passait sur eux. Le meunier pensa à sa première femme; ses lèvres se mirent à trembler. Mme Berta comprit ce qui lui arrivait. Mais elle ne fut pas jalouse de ce souvenir plein d'amour; elle souhaita seulement ressembler un peu plus à cette première épouse.

Pierre s'était éloigné sans bruit et tout à coup le son clair et joyeux de la cloche se fit entendre; le meunier se découvrit la tête. Tous, lui et Mme Berta, Tina et les deux garçons joignirent les mains et le meunier prononça une courte et fervente action de grâces.

Les gouttes de rosée scintillaient sur les arbres et les buissons. Un vol de colombes traversa le ciel. Le soleil inondait tout de sa lumière dorée. Ils restèrent longtemps tous les six devant la porte, silencieux, dans cette atmosphère dominicale solennelle. Puis les enfants partirent, courant à la poursuite d'un papillon aux ailes d'or. Le meunier murmura:

- Tout avec Dieu.

Mme Berta glissa sa main sous le bras de son mari; et joyeusement elle dit:

- Oui, à partir de maintenant, il faut que cela soit ainsi - tout avec Dieu!

PARDONNE-NOUS
NOS FAUTES

PARDONNNE-NOUS NOS FAUTES

Titre original:
«*Vergib uns unsere Schuld*»
par F. Henning

Tiré de
«*Kinderbote*»
année 1922
Editeur:
«*Erziehungs-Verein in Elberfeld*»

«PARDONNE-NOUS NOS FAUTES»

La petite ville était comme un mouchoir blanc au milieu d'un immense verger d'arbres fruitiers en fleurs, s'élevant en pente douce vers la ligne bleutée des Vosges à l'horizon. Les lilas et les giroflées embaumaient toute la région; les rossignols faisaient leurs nids; le coq au sommet du clocher brillait au soleil et les marronniers arboraient leurs bougies blanches et rouges.

Près de l'église, un peu à l'écart des autres, il y avait une petite maison, simple, sans ornementation, mais propre, blanchie à la chaux. Les fenêtres étaient étincelantes et le toit qu'une tempête avait endommagé l'automne précédent, restauré maintenant, faisait penser à un vêtement rapiécé. Un chat gris, couché sur les marches d'escalier bien récurées, paressait au soleil. Au-dessus de la porte, une enseigne avec de grosses lettres noires indiquait: «J. Sell, peintre».

Un ruisseau coulait à côté de la maison; deux enfants, accroupis au bord de l'eau, faisaient flotter leur bateau de papier blanc. Le garçon, un vigoureux enfant de six ans, avait presque une tête de plus que sa petite sœur toute blonde. La fillette ne paraissait pas aussi vive; elle était pâlotte et avait un air trop sérieux pour son âge. Lorsqu'elle devait retenir son frère par la manche de son gilet pour que son ardeur ne l'entraîne pas la tête la première dans l'eau, ses grands yeux myosotis

avaient une expression soucieuse d'adulte. Par fois, au cours du jeu, elle allait s'asseoir un moment sur les marches d'escalier ensoleillées et alors on constatait que l'enfant n'avait pas les deux épaules de la même hauteur. Soudain, le garçon donna un coup de pied dans le jouet qui tournoya comme une toupie sur les galets blancs, valsa une fois encore puis disparut dans une courbe du ruisseau.

- Oh! Ernest, s'exclama la petite, désolée, qu'as-tu fait? Maintenant nous n'avons plus de bateau!

- Demain tu m'en feras un autre, Marielle, répondit-il avec légèreté. Aujourd'hui je n'ai plus le temps. Je suis invité chez le Docteur. Ses filles ont déjà dit plusieurs fois qu'il fallait que je revienne.

Il s'arrêta un peu embarrassé; peut-être avait-il compris la supplication des yeux bleus. Il posa son regard sur la robe de coton défraîchie de Marielle. Il avait une tout autre allure, lui, dans la chemise à col marin bleue que sa mère lui avait cousue la semaine passée.

— Cela ne va pas, Marielle, dit-il en hésitant. Je ne peux pas t'emmener avec moi. Un dimanche, quand tu auras ton autre robe. Et puis, tu sais, on ne peut y aller que quand on est invité. Je te rapporterai une image, une bille ou un morceau de gâteau; ils me donneront bien quelque chose!

Il se lava rapidement les mains dans le ruisseau, puis s'en alla en courant. Il ne vit pas le regard plein de regrets de Marielle, ni les deux larmes qui coulèrent lentement sur le petit visage. Les rayons du soleil les séchèrent et vinrent réchauffer l'enfant qui s'installa un peu plus confortablement, appuya la tête contre le montant de la porte et s'endormit.

Quatre heures sonnèrent peu après au clocher. Dame cigogne qui, se trouvant une nouvelle fois en charge de petits, avait dû rester au nid, tendit le cou par-dessus le faîte du toit pour guetter son époux qu'elle avait envoyé à l'approvisionnement. Du côté de l'école, les enfants enfin libres faisaient retentir leurs cris et leurs appels; et le gamin de l'épicier courait au bas de la ville chercher des petits pains pour sa patronne.

La porte s'ouvrit brusquement dans le dos de la petite dormeuse. Une femme de belle stature parut sur le seuil. Son épaisse chevelure d'un blond roux était relevée en tresses sur son front et sa blouse de travail, d'un joli bleu, était soigneusement repassée.

— Où est Ernest? demanda-t-elle en regardant autour d'elle.

L'enfant, les paupières lourdes de sommeil, avait été réveillée en sursaut.

— Où est Ernest, répéta impatiemment la femme; il faut qu'il vienne avec moi en ville. Parle donc, Marielle. Ah! comme tu es lente; c'est à désespérer.

La petite avait de la peine à reprendre ses esprits.

— Il est chez le Docteur, dit-elle craintivement. Il a dit qu'il rentrerait bientôt, maman.

La mère avait à peine écouté les derniers mots; elle descendait déjà la rue en courant. Il y avait quelque chose de fier dans sa tenue et dans le regard rieur de ses grands yeux alors qu'elle rendait ici ou là une salutation en traversant la place du marché en direction de la maison du Docteur.

— Ernest! Ernest! appela-t-elle d'une voix claire.

Au premier étage, un volet vert s'ouvrit et la tête aux boucles foncées du gamin apparut.

- Viens avec moi en ville, dit-elle avec vivacité. Nous allons t'acheter un nouveau chapeau d'été.

Le petit garçon ne se fit pas prier. L'instant d'après il l'avait rejointe dans la rue et ils partirent ensemble.

Comme le chapeau de paille blanche s'harmonisait bien avec les boucles brunes de l'enfant! Oui, c'est vrai, il était bien un peu cher, mais la vendeuse avait dit, elle aussi, que ce serait une honte de priver ce petit citadin de ce chapeau; qu'il n'y avait personne d'autre dans toute la ville à qui il irait aussi bien. Aussi retraversèrent-ils la place, leur paquet sous le bras, satisfaits. En bifurquant en haut vers la barrière et en passant par le portail du jardin, ils arriveraient plus rapidement chez eux. La mère lança habilement le chapeau à l'intérieur par la fenêtre de la cuisine.

- Viens maintenant, Ernest, dit-elle gaiement, nous allons nous occuper des fleurs. Avec la pluie, les mauvaises herbes ont poussé et nous avons le temps d'en arracher quelques-unes.

Tout au fond du jardin, un peu en dehors du passage que prenait le père, il y avait la plate-bande où les giroflées et les œillets commençaient juste à fleurir et où les roses des quatre saisons préparaient leurs fleurs odorantes dans leurs bourgeons verts. La mauvaise herbe avait en effet tout envahi. L'étroit passage entre les deux rangées de fleurs avait disparu sous la verdure. C'est par là qu'il fallait commencer. La femme alla chercher sa binette dans le réduit. Le petit garçon, pris sans doute par une idée subite, repartait en courant vers la maison.

- Où vas-tu? appela-t-elle.

— Chercher Marielle. Elle est toute seule.

— Non, non. Elle dort dehors au soleil. Cela lui fait du bien. Ici, il y a trop de vent, elle pourrait prendre froid; elle est si délicate.

L'enfant revint en hésitant. Elle le regarda tout en prenant sa binette. La vendeuse avait dit vrai, c'était un petit citadin; et si adroit! Oui, elle serait très bien venue à bout de son travail toute seule, mais elle aimait avoir Ernest près d'elle. Il arrivait souvent que des gens s'arrêtent dehors, devant la barrière, pour écouter son rire si clair; et plusieurs personnes avaient déjà dit qu'il n'avait pas son pareil dans toute la ville. Les yeux aussi rieurs que ceux de son fils, elle aimait alors répondre: Si vous saviez comme il est turbulent! Mais il y avait la fillette, la petite Marielle, et avec elle, c'était tout autre chose. Il lui semblait qu'elle ne pouvait plus rire aussi joyeusement qu'autrefois quand elle avait devant elle le pâle visage de l'enfant.

Oui, toute une histoire se rattachait à la fillette.

Lorsque les deux enfants étaient venus au monde, et encore cinq ans auparavant quand ils étaient couchés ensemble dans leur berceau, la fillette était, elle aussi, rose et rondelette, et les gens disaient qu'ils n'avaient jamais vu d'aussi beaux jumeaux. Certes, le petit garçon aux cheveux bruns avait toujours été le préféré de sa mère; aussi, un dimanche après-midi, l'avait-elle emmené avec elle chez sa cousine dans un village voisin. Son mari était retenu dehors par une commande; elle disposait ainsi de tout son temps. La petite fille qui n'avait pas tout à fait un an était restée dans son berceau; elle venait de boire et maintenant elle pouvait facilement attendre jusqu'au

soir, car il était impossible à la mère de prendre les deux enfants avec elle. Lorsqu'elle était rentrée, un peu tard, elle avait trouvé la petite par terre, à côté du berceau, gémissant misérablement. Toutes les femmes de l'endroit avaient été unanimes pour dire, dans le dos de la mère, que c'était une honte d'abandonner si longtemps un bébé; mais devant elle, elles avaient affirmé que cela pouvait arriver à tout le monde; qu'on ne pouvait pas surveiller tous les jours sans relâche les enfants et que l'un ou l'autre pouvait ainsi une fois tomber de son berceau. La femme avait d'abord pleuré amèrement; mais le lendemain, comme l'enfant était de nouveau sage et contente, elle s'était tranquillisée. Plus tard, lorsqu'une des épaules de la petite était devenue plus haute que l'autre, le docteur avait parlé d'une lésion; elle n'avait pas voulu admettre en elle-même qu'il y avait un rapport avec l'accident d'autrefois — il y avait si longtemps qu'il s'était produit! Et pourtant, chaque fois qu'elle regardait la fillette, le remords la transperçait comme un aiguillon.

- Maman, je voudrais te demander — pourquoi est-ce que nous ne prions pas?

Le petit garçon avait lâché l'instrument avec lequel il travaillait et la regardait bien en face de ses grands yeux. C'était sa manière de faire lorsqu'il voulait absolument savoir quelque chose.

- Mais voyons, nous prions Ernest; dimanche encore, je t'ai emmené avec moi au culte.

- Oui, mais les autres jours, maman? Chez le Docteur, on fait toujours la prière avant le repas.

Elle était un peu embarrassée. Elle se souvint qu'à la maison, sa mère faisait aussi toujours la prière.

- Les docteurs ont des domestiques, mon enfant, dit-elle enfin. Eux ils ont le temps. Quand nous serons riches, nous prierons aussi.

Le petit ne paraissait pas très convaincu. Mais sa mère lui montra un nid de rouges-queues avec des oisillons, dans le lilas, et il put voir comment les parents apportaient la nourriture qu'ils fourraient dans les becs jaunes piailleurs.

Puis vint le coq qui avait son propre royaume bien clôturé tout au fond du jardin; il grimpa lentement et majestueusement l'échelle du poulailler. Arrivé au trou d'entrée, il se retourna et balança fièrement sa crête rouge. «Cocorico!» les poules accoururent, l'une après l'autre. D'abord la grosse poule jaune, qui se tenait toujours tout près de la maison avec ses dix mignons poussins. Quelle peine elle avait avec ses petits! L'échelle était heureusement bien unie et pratique; elle réussit enfin, à force de gloussements et de séduction, à attirer le dernier poussin sur la rampe. Suivaient la poule blanche, puis la gris-argent et celle à la crête jaune-or et toutes les autres; en tout dernier, du jardin voisin, arriva à toute allure la petite vaurienne noire qui allait déposer ses œufs dans des nids étrangers. Le coq l'accueillit par un cri de profonde désapprobation et lui administra un coup de bec correcteur quand elle passa en trotinant devant lui. Puis il hérissa encore une fois les plumes chatoyantes de sa queue, battit des ailes, lança un puissant cocorico et disparut par la petite porte sombre de son domaine. Encore un caquetage querelleur à l'intérieur, un bref combat pour les meilleures places, puis tout devint calme.

— Rentrons maintenant, Ernest! dit la mère. C'est l'heure du coucher, pour les enfants comme pour les poules; et j'ai encore à faire avant le retour de papa.

L'enfant obéit. Sa grande vivacité le faisait tomber de sommeil, le soir venu. Ils appellèrent Marielle qui était restée dehors devant la porte; les enfants burent le lait que leur mère avait versé dans de grandes tasses, mangèrent leurs tartines et furent mis au lit après une bonne toilette. La chambre des parents étant étroite, on avait installé les lits des enfants dans la grande pièce. La mère avait allumé la lampe et s'était installée avec son ouvrage de manière à pouvoir surveiller les petits tout en piquant assidûment l'aiguille dans le fin tissu. La respiration régulière d'Ernest indiqua après quelques minutes déjà un sommeil profond d'enfant. Quelles belles joues roses avait le petit quand il dormait! Un merveilleux tableau! Et il avait l'esprit vif. Lorsqu'il avait été à l'école l'hiver passé, chaque jour il pouvait réciter une nouvelle poésie, et il chantait comme une alouette. La cousine du village voisin avait encore dit dimanche qu'il fallait qu'il fasse des études, qu'il devienne docteur ou quelque chose d'important.

A ce moment la porte d'entrée s'ouvrit. La femme posa son ouvrage, alla chercher une cruche de vin à la cuisine et posa le pain et le saucisson à côté. Le peintre avait travaillé aujourd'hui à l'extérieur, au village. Il emportait alors toujours dans son sac un morceau de pain et du fromage, pour ne pas avoir besoin de rentrer, et le soir, elle lui servait son repas principal.

L'homme qui entra, sans une parole, avec seulement un bref signe de tête, paraissait presque

fluet au premier coup d'œil. Mais maintenant qu'il s'avavançait en grommelant quelque chose au sujet du gaspillage et qu'il réduisait la lumière, on constatait qu'il avait une bonne demi-tête de plus que sa femme. Il recula si brusquement sa chaise que la petite Marielle se réveilla en sursaut; puis, prenant son assiette sur la table, il alla s'asseoir sur le banc du poêle et se mit à manger. La femme avait continué à travailler avec plus d'attention encore. Elle leva enfin les yeux sur lui.

— Tu as eu des ennuis? demanda-t-elle compa-
tissante. Que t'arrive-t-il?

— Oui, des ennuis! laissa-t-il éclater. Travailler sans répit, s'éreinter et pour trois fois rien! J'ai dit à mon cher patron que mon salaire était une honte et que je voulais aller travailler à forfait et non plus à la journée; mais il m'a ri au nez et a dit que si je ne faisais pas le travail, un autre le ferait.

L'homme s'était levé d'un bond et avait reposé violemment l'assiette sur la table. La colère empourprait son visage. Sa femme laissa retomber son ouvrage — il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu dans un tel état.

— Mais Jean, dit-elle, cherchant à l'apaiser, quatre francs l'heure, c'est pourtant un bon salaire et le jardin nous rapportera cette année de nouveau pas mal d'argent. Et puis la maison est à nous, et chaque trimestre nous avons pu déposer nos cinquante francs à la caisse d'épargne. La dernière fois, nous aurions même pu mettre davantage si Marielle n'était pas tombée malade l'hiver.

Il était maintenant tout près d'elle.

— Tu n'as de nouveau pas fini ton travail, constata-t-il mécontent; et demain tu dois le livrer. Si on n'est pas soi-même sur place, rien n'est fait.

— Je me lèverai à quatre heures demain et je le terminerai alors. Il y a maintenant toujours tant à faire au jardin!

— Oui, les fleurs, avec le gamin. Crois-tu que je ne l'ai pas remarqué, s'écria-t-il avec colère. Mais je n'en veux plus! Les roses et les œillets et toutes ces choses, c'est pour les riches, pas pour nous, je te l'ai déjà dit. As-tu compris?

Il alla à la cuisine. On entendait maintenant un bruissement, comme de papier. Consternée, la femme se pencha plus bas sur son ouvrage. Comment avait-elle bien pu oublier de cacher le chapeau d'Ernest? Son mari revenait déjà avec le paquet. Sans un mot, il se planta devant elle, montrant d'un doigt accusateur le chapeau.

— C'est le vieux, Jean, mentit-elle. Je l'ai ressorti aujourd'hui de l'armoire; il fait déjà chaud. Tu sais, le petit pourrait attraper des maux de tête avec la chaleur.

— Oui, oui, le vieux, dit-il d'une voix rauque; et plissant les yeux, il indiqua l'étiquette avec le prix, fixée bien en vue sur le ruban noir. — Un mensonge pur et simple! On ne me trompe pas si facilement! Les hommes s'épuisent à gagner de l'argent et les femmes le gaspillent. C'est la vieille histoire!

Il était là devant elle, menaçant; puis, se détournant, il s'en alla d'un pas lourd.

Sa femme le suivit du regard. Maintenant qu'il était loin, elle rejeta violemment son ouvrage. «On devrait avoir le courage de lui dire une fois ses quatre vérités quand il se conduit ainsi!» se dit-elle avec fierté. «Et si on achète un chapeau au petit parce que le vieux est tout défraîchi, cela ne signifie pas qu'on gaspille. Et il aurait pu chercher

encore longtemps avant d'en trouver une comme moi, qui sais travailler et qui retire tant d'argent du jardin et des poules. Et on n'en a rien! Il ne m'a encore jamais emmenée à aucune foire le dimanche, et je n'ai rien dit, parce qu'il faut reconnaître qu'il est en général bon et économe et qu'il n'y en a pas un qui travaille comme lui. Mais trop c'est trop!» Elle s'était rapprochée du petit lit d'Ernest. Et les larmes lui montèrent alors aux yeux. «Tu seras plus riche que nous, toi, plus tard», murmura-t-elle en séchant ses larmes dans les boucles sombres de l'enfant. «Et pour toi, il vaut bien la peine de se laisser gronder.»

Elle tendit l'oreille. En face, dans la pièce, tout était silencieux. Lorsqu'elle passa devant le lit de Marielle, elle vit que la fillette avait les yeux grands ouverts et paraissait terrifiée.

— Dors vite, petite curieuse, dit-elle à voix basse.

Là-dessus, elle entra dans la chambre à coucher, les lèvres pincées et le regard fier.

Midi sonne au clocher tout proche. La porte de l'école s'ouvre. Le vieil instituteur Stoll, qui règne ici depuis plus de quarante ans, sort. Il remet sur sa tête blanchie le béret de velours qu'il a retiré pour la prière de clôture — un vent d'est, frais souffle des montagnes — et il s'assied sur le banc à côté de la porte. Il aime observer un instant sa bande d'enfants; il y a de véritables rustres, et puis, dans la rue, de l'autre côté de la barrière, les prunes bleues et les mirabelles jaunes sont terriblement tentantes. Les écoliers se ruent dehors. Les fillettes vont tendre la main à leur maître avant de partir; les garçons soulèvent poliment leur casquette

et tous rient de contentement. Car il s'entend bien avec ses enfants, le vieil instituteur, même si à l'intérieur il fait régner la discipline et l'ordre.

— François, viens un peu ici, dit-il à un grand garçon qui cherche à s'esquiver. — J'aime te voir ainsi, la casquette à la main, pour être sûr que tu ne caches pas une farce dessous! Il se tourne un peu de côté pour ne pas être entendu par les autres enfants. Puis levant le regard clair et pénétrant de ses yeux bleus sur le garçon qui perd aussitôt son air fier, il dit: - Tu essaies de t'en aller sans être vu parce qu'aujourd'hui je t'ai montré à quoi conduit le mensonge? Plutôt quelques taloches à l'école, mon garçon, que de se retrouver plus tard assis en prison. Bon! va maintenant et salue ta mère. Si elle a envie de quelques beaux plants d'œillets, j'en ai encore, des grands rouges.

François part. Lorsqu'il s'est un peu éloigné, il se retourne. Le maître le suit du regard. Le garçon soulève alors encore une fois sa casquette puis, rapide comme un éclair, les joues en feu, il disparaît. Le vieil instituteur sourit. «Ce n'est pas le plus mauvais», constate-t-il pour lui-même, «si seulement cela allait mieux chez lui, à la maison».

Après que tous les autres enfants se sont dispersés, deux petits, un garçon et une fillette, s'approchent de l'instituteur. Ils doivent avoir quelque chose de particulier sur le cœur, car ils restent là devant le banc et le garçon, embarrassé, tord sa casquette entre ses mains.

— C'est seulement parce que demain, c'est le dernier jour d'école, monsieur, bégaye-t-il.

- Et - et parce qu'ensuite nous ne pourrons plus venir... termine la fillette blonde, venant au secours de son frère.

Le vieux maître secoue la tête d'un air encourageant.

— Alors nous avons pensé, continue le garçon avec plus de courage, si vous vouliez bien venir une fois chez nous et parler à notre père, parce que j'aimerais tellement entrer en apprentissage chez le jardinier, en bas en ville; j'aime tant travailler au jardin... et Marielle et ma mère... mais mon père dit qu'il faut que j'aille à Strasbourg, dans le commerce de ma tante. Ma mère se demande si cela ne nous aiderait pas que vous alliez parler à mon père, parce que quelquefois il se fâche terriblement.

Le vieil instituteur a retiré son béret, comme s'il lui tient trop chaud.

- Je viendrai ce soir, Ernest, dit-il gentiment, mais je crains que cela ne serve pas à grand-chose. Ne te mets pas tout de suite à pleurer, Marielle. Strasbourg n'est pas à l'autre bout du monde et peut-être que je réussirai quand même à persuader votre père.

Il regarde avec un peu de tristesse les enfants s'éloigner sur la route pour rentrer chez eux. Le vieil instituteur a eu bien des chagrins; ses cheveux en sont devenus tout blancs et de profondes rides se sont creusées sur son front. Le plus dur avait été lorsque sa cadette, Marie, était partie avec un étranger que personne ne connaissait et à qui personne ne pouvait faire confiance. L'instituteur n'avait pas approuvé ce mariage; mais quand peu d'années après, Marie était revenue, abandonnée, malade, sans argent, avec deux enfants, sa femme et lui-même leur avaient ouvert tout grand leur porte et avaient soigné la malade jusqu'à ce que la mort vienne la délivrer; et ils avaient adopté

dans leur cœur le petit garçon de trois ans et le bébé encore au berceau, et les avaient élevés comme s'ils étaient leurs enfants. Cela avait été dur, très dur. Mais comme le vieil instituteur et sa femme se confiaient en Dieu, peu à peu, ils avaient retrouvé la sérénité d'esprit sans laquelle la vie chrétienne - surtout dans l'éducation des enfants — ne peut se développer joyeusement.

Cela s'était fait sentir en bas dans la salle d'école. Plusieurs enfants devenus des hommes ou des femmes de foi devaient au vieux maître davantage que les premiers rudiments de calcul et d'écriture. Au printemps et à l'automne, lorsqu'une nouvelle volée d'écoliers prenait congé du vieux maître, c'était toujours pour lui comme si un morceau de son cœur s'en allait aussi.

Avec les deux petits qui s'éloignaient là-bas sur le chemin, c'était encore une autre histoire. Rarement il ne s'était autant attaché à des enfants. Comme le garçon avait grandi au cours de l'année écoulée et qu'il paraissait vigoureux! Quant à la blonde petite Marielle, elle était la préférée du maître d'école. A vrai dire, elle aurait déjà dû quitter l'école l'année précédente, mais elle n'avait cessé de supplier sa mère jusqu'à ce qu'elle consente à la laisser accompagner Ernest pendant une année de plus, parce que de toute façon, on ne savait pas trop que faire d'elle.

Quel pauvre petit oiseau effarouché elle était, lorsque sa mère l'avait amenée pour la première fois, avec Ernest! Elle n'osait pas lever les yeux; il suffisait qu'on la regarde pour qu'elle se mette à trembler; et elle n'échangeait pas un mot avec les autres enfants. Puis il y avait eu ce jour d'hiver si froid, avec de la neige et de la glace; la petite

Marielle avait une grosse toux et la salle de classe était mal chauffée. Le maître avait alors pris l'enfant par la main, l'avait conduite auprès de sa femme et l'avait assise sur ses genoux en disant:

— Garde-la, sinon elle se refroidira encore davantage; de toute façon elle ne peut rien apprendre dans cet état.

La femme avait chauffé une tasse de lait pour l'enfant et la lui avait donnée avec un petit pain; puis elle l'avait installée sur le bon tapis, au chaud, à côté de son petit garçon et du bébé Barbara qui commençait juste à parler; et sans avoir l'air de s'occuper d'eux, elle avait repris son tricot. Mais elle surveillait les enfants à la dérobée. Lorsque Marielle avait commencé lentement à aider le petit Michel à bâtir sa tour, elle l'avait encouragée d'un signe de tête amical. Et quand tout à coup elle s'était mise à rire du baragouin de Barbara, un rayon de soleil était venu éclairer son bon visage. A midi, le vieil instituteur avait renvoyé Ernest seul et l'avait chargé de dire à sa mère que sa femme avait retenu Marielle pour qu'elle n'ait pas à faire le long chemin avec sa toux; le soir, la femme avait couché la fillette à côté de Barbara dans le petit lit blanc et elle leur avait répété la courte prière que Michel, avec ses quatre ans, avait prononcée sans hésitation; et Marielle l'avait récitée à son tour tout doucement.

Huit jours s'étaient écoulés ainsi; la toux de Marielle avait passé et la fillette avait appris à jouer et à rire avec Michel et Barbara et à ne plus avoir peur lorsque le maître posait sur elle le regard clair de ses yeux bleus. Lorsqu'elle était retournée en classe, il s'était révélé qu'elle était assez douée. Elle n'avait pas l'esprit aussi vif qu'Ernest, mais ce

qu'elle avait appris une fois, elle ne l'oubliait plus; elle était appliquée et attentive comme aucun autre, particulièrement pendant l'enseignement biblique. Son petit visage prenait alors une expression assoiffée et ses grands yeux bleus se mettaient à briller. Au cours d'une de ces heures, la petite Marielle s'était sentie submergée par l'amour du Sauveur; elle s'était tournée vers lui avec confiance, lui avait ouvert tout grand son cœur et avait eu ensuite la ferme conviction qu'elle était une de ses brebis pour toujours.

Par la suite, Marielle était souvent retournée chez cette femme si maternelle et ses deux joyeux petits. «Pries-tu encore, Marielle?» lui demandait-elle parfois le soir au moment des adieux et l'enfant inclinait gravement la tête. Elle avait aussi enseigné sa prière à son frère et maintenant les deux enfants la récitaient ensemble le soir lorsque tout était tranquille et que leur mère était partie, car celle-ci estimait que ce n'était pas nécessaire de prier tous les soirs et que d'ailleurs elle n'en avait pas le temps. Grâce à tant d'amour, Marielle s'était épanouie comme une rose qui n'aurait attendu que le soleil pour ouvrir ses fins pétales. Elle était certes restée un être délicat et si on la regardait bien, on constatait qu'elle était légèrement difforme, mais elle avait les joues roses et ses yeux bleus éclairaient avec tant de charme son petit visage que chacun la regardait avec plaisir.

Le soir venu, l'instituteur monte la rue d'un pas pesant et comme plongé dans de profondes pensées. De temps à autre il jette un regard dans les jardins à droite ou à gauche; les fleurs d'été se penchent par-dessus les barrières et les branches

plioient sous le poids des fruits comme cela ne s'est plus produit depuis bien des années. Mais cela n'égaie pas le visage de l'instituteur. La petite maison du peintre Sell à côté de l'église s'est rehaussée d'un étage au cours de l'année; elle res semble maintenant à un nain auquel on aurait mis un immense chapeau pointu rouge. Le toit de tuile abrite désormais un logement confortable que la maîtresse de maison s'entend à récurer et à balayer; sa réputation de fine cuisinière n'a pas tardé à parvenir aux oreilles des étrangers des grandes villes qui sont venus passer leurs vacances dans la petite maison, laissant peu à peu derrière eux une coquette somme d'argent. Pour ce mois d'été aussi plusieurs hôtes se sont annoncés; aussi la femme du peintre est-elle assise dehors devant la porte et coud avec acharnement de nouvelles parures de lit qui doivent être prêtes pour la semaine prochaine. Lorsqu'elle voit l'instituteur, elle se lève et fait quelques pas à sa rencontre.

— C'est bien aimable à vous de venir, Monsieur, dit-elle rapidement, à voix basse; mon mari est à l'intérieur; j'ai envoyé les enfants se promener pour que vous puissiez parler tranquillement et je vous serai à toujours reconnaissante si vous réussissez à obtenir qu'Ernest reste ici — mais mon mari est têtue.

Il fait déjà sombre dans la pièce. Autrefois, c'était une chambre accueillante, confortable; tous ceux qui y étaient entrés en convenaient. Mais c'est qu'autrefois il y avait là un canari qui chantait; il y avait aussi des fleurs qui égayaient le rebord de la fenêtre, des fuchsias et des pensées alternativement. Puis le peintre avait dit qu'il ne voulait plus

entendre ces piailllements inutiles et que les fleurs abîmaient la boiserie de la fenêtre et prenaient trop de lumière: cela obligeait à allumer les lampes trop tôt. Aussi le rebord de la fenêtre est-il maintenant dégarni et seuls les enfants rapportent encore de temps en temps un bouquet de fleurs sauvages cueillies dans la forêt.

Le peintre est assis tout près de la fenêtre pour profiter du dernier rayon de lumière; il écrit dans un gros cahier à couverture noire. Ce qu'est pour un autre, après une journée de travail, une promenade, une joyeuse chanson, un bon livre ou une conversation avec les siens, ce gros cahier noir l'est pour Jean Sell qui y consigne avec la plus grande exactitude l'entrée et la sortie du moindre centime. Lorsqu'à la fin du mois il tire un trait sous les chiffres et que le résultat de la colonne des entrées excède celui de la colonne des sorties, laissant apparaître un beau bénéfice, une expression de satisfaction se peint sur son visage, fait exceptionnel sur ses traits maigres, comme taillés au couteau.

Il a laissé l'instituteur s'avancer sans se retourner; puis il a levé sur lui un regard mécontent. Il n'aime pas à être dérangé dans son occupation préférée.

— Allons donc! Monsieur l'instituteur! dit-il en claquant le cahier et en le glissant dans le tiroir sous la table. Que me vaut cet honneur? Ne voulez-vous pas vous asseoir?

L'instituteur prend une chaise et s'assied.

— C'est à cause de votre garçon, commence-t-il. Il a terminé l'école et je voulais vous demander ce que vous envisagiez pour lui. Le jardinier Felten, au bas de la ville, cherche un apprenti et votre fils

aime ce travail. C'est un métier sain pour un si jeune garçon, et gai — à force de voir les plantes pousser. On gagne honnêtement sa vie et l'on reçoit la bénédiction directement des mains de Dieu, avec le soleil et la pluie.

Le peintre a laissé le vieillard s'exprimer jusqu'au bout, comme quelqu'un qui préfère entendre tout en une fois pour en avoir terminé.

— Il n'en est pas question, dit-il alors. Tout est déjà réglé. La semaine prochaine, le garçon entre dans le commerce de ma sœur à Strasbourg. Là il apprendra quelque chose de bien. Elle est la tante d'Ernest et n'a pas d'enfant; il se peut que, si le garçon lui convient, elle lui remette une fois le commerce. Sinon il pourra ouvrir un magasin plus tard quelque part, et le faire prospérer. — Vous dites qu'il gagnera sa vie chez le jardinier? A quoi cela sert-il de s'échiner — comme ce Felten avec ses sept enfants? Et s'il y a la grêle ou si la pluie ne vient pas au bon moment, toute la récolte est perdue et il faut avoir recours à ce qu'on a péniblement mis de côté à la caisse d'épargne. Ce garçon n'a aucun goût particulier et il ne veut pas quitter les jupes de sa mère. Mais plus tard il me remerciera de n'avoir pas voulu qu'il s'abaisse à ce niveau. Parvenir à quelque chose, c'est le principal. Et les brouettes de fumier et la taille des arbres ne mènent à rien. — Vous désirez encore quelque chose, monsieur?

Le vieillard a senti le sang lui monter à la tête. Il reste un moment silencieux, comme pour s'imposer de garder son calme.

— Maître Sell, dit-il ensuite, dans la Bible il est clairement écrit: Que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son

âme? - Pour ce qui en est de votre Ernest, j'ai toujours eu un faible pour lui. Il a l'esprit vif et c'est un bon garçon - mais il se laisse facilement influencer. Il ne sait pas dire non quand quelqu'un lui dit de faire ceci ou cela. Au début de l'année, il était assis à côté du fils du boulanger, un polisson, et il n'avait que des mauvais tours dans la tête. Je l'ai alors placé à côté de François, un garçon tranquille. Dès lors je n'ai plus eu à me plaindre de votre Ernest. Quand il est en bonne compagnie, il est sage lui aussi, et le jardinier Felten est un brave homme. Si j'étais vous, je n'enverrais pas un garçon âgé de quatorze ans à peine à Strasbourg où je ne pourrais pas avoir l'œil sur lui, et surtout pas chez Mme Martin. Je n'aime pas parler de cela, Maître, mais c'est le moment. Votre sœur Marie a aussi été mon élève autrefois et elle n'a pas fait grand-chose. Ce n'est que pour le calcul qu'elle surpassait tout le monde. Comment plus tard, toute jeune, elle a épousé un vieillard malade, M. Martin - elle n'a jamais caché à personne qu'elle l'avait fait uniquement à cause de son argent. Et lorsqu'il est mort au bout de six mois, elle aurait tout aussi bien pu laisser ses vêtements de deuil dans l'armoire. Vous ne pouvez quand même pas penser. Maître, que votre sœur aimera votre garçon ni qu'elle veillera sur lui pour qu'il ne s'engage pas dans un mauvais chemin.

Le peintre, à moitié tourné vers la fenêtre, a écouté, les bras croisés sur la poitrine. Il se retourne alors brusquement et fixe le vieillard de ses yeux sombres.

- Avez-vous terminé? demande-t-il et sa voix a une intonation presque méprisante. J'en ai assez d'entendre dire du mal des miens. La chose est

décidée et je ne changerai pas d'avis — dans huit jours le garçon part à Strasbourg. Et si vous n'avez plus rien à me dire... Il lui indique la porte.

L'instituteur se lève et sort. La femme l'attend dans le corridor. Elle ne dit pas un mot en ouvrant la porte au vieillard mais elle retient son souffle et ses joues s'enflamment. Le vieil instituteur reprend d'un pas fatigué le chemin qu'il a fait pour venir.

Ce soir-là les jumeaux restent encore longtemps assis ensemble sous le gros sapin tout au fond du jardin, à l'emplacement où autrefois il y avait eu les plate-bandes de fleurs. Les chambres des enfants sont en haut et on peut prendre la clé de la maison par la fenêtre de la cuisine; ils peuvent ainsi s'attarder un peu sans que le père s'en aperçoive. Ils sont serrés l'un contre l'autre sur le petit banc qu'Ernest a fabriqué lui-même de ses mains adroites bien des années auparavant, alors qu'ils étaient encore enfants. Tout est si tranquille. De la rue l'on n'entend que le clapotis du ruisseau. Les lumières de la ville en bas s'éteignent l'une après l'autre.

Je n'arrive pas à croire que tu vas vraiment partir, Ernest, dit Marielle et ses yeux se remplissent de larmes.

Le garçon renifle plusieurs fois.

— Je reviendrai bientôt, Marielle, dit-il doucement. Une fois par an. Et je te rapporterai chaque fois quelque chose. Et si quelqu'un te tourmente, écris-le moi; je rentrerai tout de suite et réglerai l'affaire.

Marielle se serre encore davantage contre son frère. Elle lui murmure:

— Ernest, promets-moi de ne pas oublier de prier. La femme de l'instituteur dit que tout va bien pour celui qui prie; et la cousine à Strasbourg...

— ...est une méchante femme, marmonne Ernest. Mais tu sais, Marielle, à Strasbourg, il y a aussi d'autres personnes, et si elle me rend la vie trop dure, je m'enfuirai. Et la prière, je la ferai sûrement. Espérons du moins que je n'oublierai pas, car tu ne seras plus avec moi et peut-être bien que je m'endormirai en la faisant; le soir, on est tous jours très fatigué.

Main dans la main, les jumeaux se glissent dans la maison.

Les huit jours se sont écoulés rapidement; le moment du départ pour Strasbourg est arrivé; la mère ne quitte plus d'une semelle son fils jusqu'à la dernière minute. Le père est au travail; il n'a pas voulu perdre une demi-journée. Aussi Mme Sell se rend-elle seule à la gare avec ses deux enfants.

- Tu sais, mon petit, dit-elle en retenant avec peine ses larmes, si une fois tu as besoin de quelque chose, d'une nouvelle cravate ou de quelque chose pour le dimanche, tu n'as qu'à m'écrire. J'arriverai bien à économiser sur la location des chambres et j'ai encore fait une plate-bande supplémentaire de choux à cause de toi; cela se vend bien en hiver. Ecris souvent, et si la tante ne te donne pas suffisamment à manger, je t'enverrai des saucisses et aussi de ces pommes rouges que tu aimes tant croquer. Et les six paires de chaussettes que j'ai tricotées pour toi sont tout au fond de la valise.

Le train entre déjà en gare. La mère serre son enfant contre elle comme si elle ne voulait plus le lâcher. Le frère et la sœur ont à peine le temps de

se dire au revoir. La locomotive siffle et le train s'ébranle.

Le dernier regard d'Ernest a été pour sa sœur et c'est un grand sujet de consolation pour Marielle qui, pâle et les yeux gonflés de larmes, s'est remise à son travail en rentrant. Sa mère, prostrée, s'est assise sur le banc du poêle et ne cesse de soupirer: «Mon Ernest, mon cher garçon!»

Un vent d'est souffle doucement; les abords de la forêt embaument la violette. La sève montante fait verdir le vieux saule dont les branches s'abaissent si bas qu'elles effleurent de leur extrémité le bord du ruisseau. Là, en cette fin d'après-midi, sur la grande pierre plate que l'eau argentée sépare de la terre de la largeur d'un pied à peine, une jeune fille blonde rêve. Il aurait été bien difficile de reconnaître dans cette mince silhouette la Marielle Sell bien portante qui a quitté l'école du vieil instituteur trois ans auparavant, si les grands yeux bleus n'étaient pas restés les mêmes. Marielle a entre-temps bien grandi, mais elle est très frêle. Depuis trois ans, elle va chaque jour en ville chez la couturière, d'abord comme apprentie et, depuis environ une année comme employée rétribuée. Il y a beaucoup de travail, spécialement au printemps et en automne, lorsque les femmes et les jeunes filles sont impatientes d'inaugurer les nouvelles toilettes. Marielle est souvent assise du matin jusque tard dans la nuit à coudre, au point d'en avoir le dos douloureux; et ses yeux se ferment de fatigue.

- Laissez-moi encore l'enfant un an ou deux, avait demandé la femme de l'instituteur lorsque Marielle était parvenue à la fin de sa scolarité. Elle

peut m'aider avec les enfants; c'est parfois trop pour moi; et elle apprendra aussi à faire la cuisine chez moi. Marielle est en pleine croissance maintenant et elle ne résistera pas si elle doit rester enfermée à coudre toute la journée dans une petite pièce.

La mère s'était contentée de hausser les épaules - c'était comme si tout lui était indifférent depuis le départ du garçon.

— Mon mari ne voudra pas. Bonne d'enfants, ce n'est rien pour lui. Et la fillette gagnera davantage une fois l'apprentissage terminé. Les choses en étaient restées là.

Marielle a serré ses vêtements autour d'elle pour qu'ils ne se mouillent pas et s'est appuyée contre une des branches les plus basses du saule. Elle aurait été assise beaucoup plus confortablement sur la rive; il y a là aussi de grosses pierres grises dans l'herbe. Mais Marielle a si souvent joué avec son frère sur cette petite île dans le lit du ruisseau, dans les jours heureux où ils étaient encore enfants et c'est précisément à cause d'Ernest qu'elle est venue là aujourd'hui. Le vent souffle et l'air fraîchit déjà avec le crépuscule. Marielle serre son châle noir autour de ses épaules et pose son petit panier. Une lueur de bonheur éclaire son visage tandis qu'elle en retire un paquet soigneusement entouré d'un ruban de soie bleue: les lettres qu'Ernest lui a écrites de Strasbourg. Au début, il écrivait souvent, des lettres pleines d'émerveillement sur tout ce qu'il découvrait dans la grande ville; des lettres trahissant l'ennui qu'il a de sa mère et de sa sœur; des lettres pleines de colère contre la tante qui ne lui accorde aucun répit, ni jour ni nuit. Puis un jour était arrivé un petit

mot sec de la tante qui disait qu'elle ne voulait pas garder cet enfant mal élevé et insolent. Le père avait d'abord tempêté, car maintenant il était évident que l'héritage ne lui reviendrait pas. Mais lors que ensuite Ernest s'était trouvé une place où il devait rapidement recevoir de l'argent de poche, le peintre s'était peu à peu calmé. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Ernest était aussi rentré deux fois à la maison au cours des trois ans et la dernière fois il avait tout à fait l'apparence d'un jeune dandy. Il avait même une montre en argent que son nouveau patron lui avait offerte et une épingle à cravate qui brillait comme un diamant au soleil et qui pourtant ne lui avait coûté que quelques francs. Il avait aussi dit qu'il n'aurait plus beaucoup de temps pour écrire et dès lors Marielle n'avait reçu que rarement des lettres. Mais aujourd'hui elle en a une, une lettre toute fraîche, épaisse, qu'elle n'a pas encore ajoutée au paquet. Les mains tremblantes, la jeune fille prend l'enveloppe blanche et l'ouvre avec une aiguille. Puis elle approche la première des six pages tout près de ses yeux devenus myopes à force d'être fixés sur de fins ouvrages.

Les pages couvertes d'une écriture serrée ne doivent pas être réjouissantes, car le visage de Marielle se fait de plus en plus triste à mesure qu'elle lit soigneusement une ligne après l'autre; enfin elle laisse retomber les feuillets avec un profond soupir. Puis reprenant la lettre, elle la lit une seconde fois, du début à la fin, déchiffrant avec peine les mots dans l'obscurité croissante. C'est comme si elle cherchait encore à découvrir entre les lignes une consolation, un mot apaisant qui lui aurait échappé.

Ma chère Marielle,

Tout va bien pour moi. Je suis en bonne santé et j'ai encore un peu grandi ce qui est un miracle lorsqu'on a à peine de quoi se nourrir; car je ne veux pas rentrer comme un mendiant et je veux être bien vêtu. Si notre père s'est imaginé que j'avais suffisamment avec mes vingt francs d'argent de poche par mois - somme avec laquelle on ne peut ni vivre ni mourir ici — pour mes dépenses, un logis et tout, il aurait mieux fait alors de me laisser m'engager comme apprenti chez Felten; j'aurais alors eu de quoi vivre. Tous les autres reçoivent de l'argent de chez eux et pas un n'a un père qui ait autant d'argent que le mien à la caisse d'épargne. La dernière fois que tu m'as écrit, tu me demandais si j'allais au culte le dimanche et si je priais encore matin et soir. Aller au culte, je ne le peux pas, car je dois tous les jours être au magasin le dimanche matin et l'après-midi il faut bien aller visiter un peu les alentours. Pour la prière aussi, ce n'est pas la même chose qu'à la maison, parce que nous dormons à plusieurs dans la même chambre. Et le soir, ils font toujours du vacarme et des batailles d'oreillers à en perdre la tête. Au début, j'ai dit une fois: «Maintenant, tenez-vous tranquilles, je veux prier». Mais alors ils se sont mis à rire à en ébranler les murs et Walter, le plus mauvais de tous, a dit: «Le bébé veut prier! Va donc te cacher dans les jupes de ta mère et tu n'entendras plus notre tapage!» Je me suis alors dit que j'attendrais qu'ils se calment, mais je me suis presque chaque fois endormi avant. Maintenant je ne prie plus que le dimanche. Je me lève un peu plus tôt que les autres et je prie

dans le magasin avant qu'ils arrivent. Mais les moqueries, Marielle, tu ne peux pas t'imaginer combien c'est pénible, car chez nous on ne se moque pas du tout comme on le fait ici.

Je vais te raconter ce qui s'est passé dimanche dernier. Nous avons décidé d'aller nous promener dans un village de Bade; mais nous étions à peine partis qu'il s'est mis à pleuvoir. Alors Walter et les deux autres qui étaient avec nous ont proposé d'aller dans une auberge et de jouer aux cartes, pour que nous ayons quand même un petit plaisir. J'ai d'abord refusé; mais ils ont dit: «Ah! Ernest, c'est bien la semaine prochaine que tu entres au couvent, n'est-ce pas? Tu es fait pour cela!» Et chacun y allait de sa plaisanterie. A la fin, je n'ai plus pu le supporter et je suis allé avec eux. Et je crois qu'ils devaient tricher, car curieusement, c'était toujours eux qui gagnaient, à tour de rôle, et moi je perdais. Pourtant j'avais besoin de mon argent, parce que le lendemain je devais payer les trois francs de mon logement et je pensais toujours que je réussirais à regagner l'argent. Et Walter me prêtait pour que je puisse continuer à jouer; il a aussi dit qu'il me prêterait les trois francs pour ma chambre jusqu'à ce que je les gagne. Et pour finir, je dois dix francs à Walter et cinq francs à chacun des deux autres. C'est-à-dire vingt francs au total. Et je ne sais pas comment je parviendrai à les avoir, Marielle. Je n'arrive déjà plus à dormir ces derniers temps, parce que je retourne tout cela dans ma tête et Walter a dit que si je ne lui remboursais pas les dix francs d'ici dimanche prochain, il le dirait à notre patron et alors je risque de perdre ma place. Et

au milieu de l'année, je n'en retrouverai pas facilement une autre.

Si j'écris cela au père, il ne fera que se fâcher, tu le sais, Marielle. Et maman m'a déjà écrit qu'elle ne pouvait rien m'envoyer de plus ce trimestre. Mais j'ai voulu te l'écrire; tu trouveras peut-être une solution, Marielle. Je te promets aussi que jamais plus je ne toucherai une carte et que je n'irai plus avec ce Walter; c'est un mauvais garçon qui ne sait que se moquer des autres. Et si tu me tires d'affaire cette fois, je ne l'oublierai jamais.

Ton frère
Ernest Sell

Il fait maintenant presque nuit et Marielle est plongée dans de profondes réflexions. «Voilà comment cela arrive», se dit-elle enfin doucement. Vingt francs, c'est juste ce qu'elle gagne chaque mois chez la couturière. Son dernier salaire, son père l'a ajouté aux autres économies, mais elle pourrait demander une avance. Elle ne l'a encore jamais fait, mais l'a vu pratiquer souvent par les autres employées. Certes, ce salaire devait servir à l'achat de tissu pour de nouvelles robes: sa mère et elle-même en avaient un urgent besoin, les leurs étant usées jusqu'à la corde; mais elles s'arrangeraient bien. Sa mère comprendrait du moment que c'était pour Ernest et son père ne remarquerait finalement rien. «Cela ira ainsi», se dit Marielle en revenant vers le village. La fraîche brume du soir la fait frissonner, mais dans son cœur, malgré sa tristesse, l'étincelle de l'espoir brille de nouveau.

Personne ne sait d'où est venue la nouvelle. Avait-elle été apportée par le vent qui soufflait, tous jours plus étouffant et violent, précurseur d'un orage sur la ville? Le ruisseau l'avait-il murmurée en passant? Ou les hirondelles l'avaient-elles col portée en bâtissant leur nid sur les toits des granges? Elle courait partout. Les servantes en parlaient autour de la fontaine. En haut dans la taverne, le gros aubergiste, en manches de chemise, racontait pour la dixième fois de l'après-midi à ses nouveaux clients ce qui s'était passé et comment il le tenait de la meilleure source. Et si deux personnes se rencontraient au marché, elles s'arrêtaient et l'une disait à l'autre: «As-tu entendu? Et elle qui avait toujours l'air si fière! Voilà où conduit l'orgueil; c'est une véritable honte!» Seuls les occupants de la petite maison à côté de l'église, qui étaient le sujet de toutes les conversations, ne savaient rien. Le peintre travaillait depuis huit jours déjà à l'extérieur; il blanchissait les maisons de plusieurs paysans, et il ne rentrait que le soir. Sa femme était chez sa cousine du village voisin; elle y allait de temps en temps pour y déverser son trop-plein de larmes, et Marielle était assise du matin au soir à coudre. Et la mauvaise nouvelle n'avait pas encore pénétré dans l'atelier; la fenêtre restait toujours hermétiquement close afin qu'aucune distraction de l'extérieur ne vienne arrêter les mains actives.

Le soir, alors qu'ils sont tous les trois de retour et mangent leur frugal repas en silence dans la mi-obscurité, on frappe à la porte et l'instituteur entre. Le vieillard n'est jamais revenu dans la maison du peintre depuis ce jour où il avait intercédé pour Ernest, mais Marielle était retournée d'autant plus

souvent chez ses amis. Cette visite imprévue allume une lueur de joie dans ses yeux; elle se lève d'un bond pour offrir une chaise au visiteur. Mais les lèvres de la jeune fille se décolorent soudain, lorsqu'elle voit le vieillard s'avancer. Son visage a une expression angoissée. Son front est couvert de gouttes de sueur et dans son regard se mêlent la peur et la compassion. Il reste encore un instant debout, cherchant péniblement à se donner une contenance et à reprendre son souffle.

- Je vous apporte de mauvaises nouvelles, maître Sell, dit-il en se laissant tomber sur la chaise avec un profond soupir. C'est au sujet d'Ernest.

Il garde un moment le silence comme pour leur laisser le temps de se préparer au pire. La femme est tout à coup à côté de lui, sa main crispée lui broyant le bras.

- Parlez donc, Monsieur, dit-elle d'une voix rauque; - qu'est-il arrivé au garçon? S'est-il fait du mal, pensant ne plus pouvoir supporter une vie si dure?

Ses yeux lancent des éclairs; elle tremble de tout son corps.

- Non, Mme Sell, répond-il en secouant la tête, le garçon est en vie. Et que Dieu lui accorde de vivre encore longtemps pour réparer sa faute! Son patron est venu ici aujourd'hui; il voulait vous voir, mais il n'y avait personne chez vous. Alors il a passé chez moi et m'a chargé de tout vous dire. Samedi dernier, dans le magasin où travaille Ernest, il manquait cent francs lorsqu'on a fait la caisse. Et parce que le patron avait l'impression que la serrure avait été forcée, il a fait faire une enquête et il en est résulté qu'Ernest avait pris l'argent. Le garçon n'a pas cherché à le nier, mais

s'est contenté de répéter qu'il se trouvait dans une très grande détresse et qu'il voulait sans faute remettre l'argent, peu à peu, sur son argent de poche. De toute façon, un fil de fer aurait suffi pour ouvrir la caisse; la chose avait déjà été constatée une fois; et il avait pensé qu'on ne remarquerait rien, vu que la serrure était toujours très dure et qu'au cours d'une semaine il rentrait tant d'argent. Il a pleuré et demandé qu'on ne dise rien à sa mère. Le monsieur qui est venu aujourd'hui ne m'a pas fait une trop mauvaise impression. Il a même dit que s'il avait su que le garçon était aussi jeune, il ne l'aurait pas dénoncé. Mais maintenant, c'est trop tard, à cause des autres, et Ernest risque bien d'être condamné à six mois de prison.

L'instituteur se tait. Un silence de mort règne dans la pièce. La mère éclate en sanglots bruyants. Il y a quelque chose de rassurant dans cette violente manifestation. Peut-être y a-t-il eu un temps où ils auraient préféré savoir leur fier et beau garçon mort plutôt que derrière les murs d'une prison. Mais ce temps était passé.

Le bonheur et l'orgueil s'étaient effondrés d'un coup.

Marielle ne pleure pas. Les yeux écarquillés, elle a écouté les paroles du vieillard et maintenant elle secoue la tête comme frappée de stupeur. Toute couleur a disparu de son visage.

— Monsieur l'instituteur, dit-elle doucement, vous irez voir Ernest, n'est-ce pas, et vous lui direz que je n'ai pas pu lui envoyer plus d'argent, et que je l'aime toujours et que je prierai pour lui. Et dites-lui de prier lui aussi, de se tourner vers le Sauveur, de confesser sa faute, et tout, et tout - ah! à lui aussi il lui sera pardonné, et dites...

Le peintre n'a pas encore prononcé une parole. Il se lève soudain d'un bond.

— Et dites-lui, crie-t-il, dites-lui que je ne veux plus entendre prononcer son nom — ni par vous ni par personne d'autre! Dites-lui que je ne veux pas d'un scélérat pour fils et qu'il ne paraisse plus devant mes yeux!

La voix du peintre a atteint le paroxysme de la rage. L'instituteur s'est maintenant aussi levé et tient bien droite sa tête blanchie.

- Prenez garde, maître Sell, dit-il solennellement, que votre colère ne pèse plus lourd que le péché de votre pauvre enfant devant le Dieu du ciel! Tremblez devant Celui à qui il appartient de bénir et de juger et qui n'est un Juge miséricordieux qu'envers les miséricordieux!

Le peintre ouvre violemment la porte.

- Et vous, instituteur, prenez garde, hurle-t-il en levant un bras menaçant, de ne pas me faire oublier que vous êtes un vieillard! Je n'ai pas besoin de la bénédiction d'en haut; elle est bonne pour les fainéants et les canailles. Avec ces deux bras j'ai acquis ce que je possède et j'ai l'intention d'en rester là. Et maintenant...

L'instituteur tend avec tristesse la main à Marielle et sort.

Plus tard, alors que le peintre a disparu depuis longtemps déjà dans la chambre à coucher et que sa femme est toujours assise à essuyer ses yeux endoloris avec son tablier, incapable de trouver le sommeil, une main lui caresse doucement la joue et une petite voix pleine de tendresse dit:

- Maman, j'ai prié Dieu et je suis sûre qu'il interviendra. C'est parce qu'il était dans une très grande détresse qu'Ernest a agi ainsi. Quand il sor

tira, il sera certainement transformé et il nous procurera encore beaucoup de joie.

La mère ne répond rien, mais elle prend la fine petite main entre les siennes, puis soudain elle attire la jeune fille contre elle dans une tendre étreinte, telle que cette dernière n'en a jamais connue. Lorsqu'enfin Marielle se redresse pour regagner sa chambre, la mère remarque pour la première fois combien le visage de son enfant est devenu maigre et transparent cette dernière année.

— Marielle, dit-elle, frissonnant d'effroi, comme tu es pâle! Dors un peu plus longtemps demain. J'arrangerai les choses avec la couturière.

Ce fut une nuit terrible! Une nuit au cours de laquelle les rafales se succédèrent; une nuit au cours de laquelle les peupliers au bout de la petite ville s'abattirent, déracinés. Même les gens les plus âgés n'arrivaient pas à se souvenir d'avoir vécu un tel orage. Lorsqu'enfin, vers le matin, les premières grosses gouttes de pluie se mirent à tomber et que les éclairs, pareils à des serpents de feu, sillonnèrent les montagnes, ce fut un soulagement. L'orage se rapprochait. Les éclairs et le tonnerre étaient maintenant presque simultanés. Encore un coup, terrifiant, comme si la terre allait s'ouvrir...

— La foudre est tombée sur l'église!

— Non, tout à côté, peut-être sur la maison des Sell!

Alors le tocsin sonna.

Et déjà, en troupe serrée, la voiture des pompiers avec la pompe à incendie, des hommes avec des seaux et des arrosoirs, avec des pelles et des

râteaux, suivis d'innombrables curieux, se pressent dans la rue.

Oui, la foudre avait frappé chez les Sell. Elle était descendue par la cheminée et le long de la paroi de la chambre à coucher, à l'étage inférieur. Le peintre, tout habillé, était assis depuis un moment près de la fenêtre, terrifié par l'orage, lorsque la foudre tomba juste dans son dos. L'homme regarda encore un instant devant lui, hébété, comme cloué sur place; puis tout à coup, sans même savoir comment, il s'était retrouvé dans la rue. Sa femme, qui ne s'était pas couchée cette nuit-là et Marielle étaient là aussi. Et soudain le pignon au haut de la petite maison se mit à brûler. Une foule toujours plus nombreuse accourait.

- Une chance que vous soyez tous sortis à temps! L'étage supérieur est détruit, constata quelqu'un à côté du peintre.

Ce fut comme si la voix le réveillait de l'engourdissement dans lequel il se trouvait. Il se dressa dans un élan d'effroi.

- Place! cria-t-il d'une voix rauque, en se frayant des deux bras un passage dans la foule des curieux. Il faut que je monte - il faut que je monte... mon argent...!

Il était déjà presque à la porte quand deux hommes le retinrent.

- C'est impossible, Sell, vous risquez votre vie, et là-haut tout a brûlé depuis longtemps!

Il voulut se dégager; mais de toute façon c'était trop tard. Le toit s'affaissa dans un craquement sinistre. Le tonnerre grondait encore au loin, mais la pluie avait redoublé, contribuant à éteindre l'incendie. Une demi-heure plus tard tout était de nou

veau dans l'obscurité. Les curieux se dispersèrent et le silence se rétablit.

L'incendie n'avait pas été trop dévastateur. Seul l'étage supérieur, qui était en boiserie légère, avait été la proie des flammes. On avait pu sauver toute la partie inférieure de la maison. Lorsque tout danger fut écarté, la femme du peintre et Marielle se mirent au travail pour éponger l'eau qui s'était répandue en grandes flaques partout dans le logement et nettoyer un peu là où c'était le plus urgent. Et combien il y avait à faire!

Tout au fond du jardin, un peu caché par les buissons, M. Sell avait trouvé un refuge. Il avait le visage livide. Il se mordait les lèvres jusqu'à les faire saigner. Il était saisi d'un étrange tremblement qui l'obligeait à chercher appui à la barrière du jardin.

Il fixait les poutres calcinées qui fumaient encore. Là, ce qui avait été le tout de sa vie avait été réduit en cendres. Personne ne savait - pas même sa femme — que depuis longtemps il ne plaçait plus son argent à la caisse d'épargne. Il avait souvent entendu parler de faillites de banques, et d'économies qui avaient ainsi été englouties. Et il avait eu peur que cela ne lui arrive. Certes, on ne recevait pas d'intérêts, mais on était plus sûr. Et puis on pouvait aussi en tout temps contempler son argent et faire glisser les billets entre ses doigts. Souvent il montait dans la petite pièce sous le toit et il comptait les liasses de beaux billets: il avait toujours échangé les pièces contre des billets; cela lui paraissait plus facile à cacher. Il n'avait à vrai dire jamais bâti de châteaux en Espagne; il n'avait jamais songé à quoi il pourrait employer son argent; oui, parfois la pensée qu'il

pourrait mourir et qu'alors ses enfants en disposeraient, l'avait rempli de rage. C'était pour lui-même qu'il avait amassé ces billets de banque. Quelque fois la nuit, quand il croyait avoir entendu un bruit, il était monté dans la petite pièce sous le toit dont il gardait les volets soigneusement fermés pour qu'aucun rayon de lumière ne filtre à l'extérieur, il avait ouvert une cache dans la charpente et il avait recompté ses billets, tenaillé par la peur et le souci, mais jamais aucun n'avait manqué. Et maintenant tout était perdu! La maison n'était pas non plus assurée, parce que cela aurait coûté de l'argent. — Au fond du jardin, l'homme serrait les poings et se frappait le visage. Ce ne fut que lorsque le soleil se leva que, brisé, il rentra chez lui.

Quinze jours plus tard, on ramena le peintre à sa femme sur une civière.

- Il est tombé de l'échafaudage, expliquèrent les hommes lorsqu'ils se trouvèrent en face de sa femme muette, le regard fixe. Le docteur va venir.

Le médecin constata une fracture d'un bras; il dit aussi que le profond évanouissement dans lequel le peintre gisait toujours ne pouvait pas s'expliquer par la simple chute. L'accident avait probablement été provoqué par une subite perte de connaissance. Le lendemain, le malade semblait avoir l'esprit un peu plus clair, mais une forte fièvre s'était déclarée.

— C'est le typhus, déclara le médecin après avoir examiné le malade à fond. Qui peut se charger des soins?

— Je n'y connais rien, dit d'une voix sans timbre Mme Sell qui avait assisté sans sourciller à l'examen. Je ne peux pas m'en occuper.

Le médecin haussa impatiemment les épaules.

— Il n'y a pas de place à l'hôpital pour le moment et les infirmières ont déjà trois cas graves. Je pense que c'est votre devoir, Madame.

— Je ne peux pas, répéta-t-elle. Ses lèvres tremblaient fortement maintenant et lorsqu'elle se tourna vers la fenêtre, il y avait quelque chose d'étrange dans ses yeux, de sauvage, de passionné et pourtant de si triste — la haine remplissait son cœur.

La porte s'ouvrit à ce moment et Marielle entra. Le médecin prit sa sacoche. Il était pressé.

— Vous êtes deux ici, vous vous débrouillerez bien. L'infirmière passera ce soir vous donner les indications nécessaires.

Mais Mme Sell évitait la chambre de son mari. Lui seul était responsable de ce qui s'était passé avec Ernest. Et elle le haïssait à cause de cela.

Ainsi c'est Marielle qui s'assit au chevet du malade. Les premiers jours furent particulièrement pénibles. Le médecin dut réduire la fracture et l'homme, à moitié inconscient, se défendait de toutes ses forces contre le traitement douloureux dont il était incapable de comprendre la nécessité. Et puis les nuits! Ah! si seulement il n'y avait pas eu les nuits! Le malade criait souvent et disait des choses terribles.

On avait demandé l'aide de l'employé des soins, pendant quelques heures. Il devait parfois rester toute la journée, car Marielle n'avait pas la force de maintenir le malade dans son lit. Puis vint un temps où le médecin ne s'éloignait pas de toute la nuit du chevet de son patient, l'issue fatale paraissant imminente.

La troisième semaine enfin la fièvre parut céder un peu. Le malade avait été à peu près tranquille

toute la matinée. Marielle entendit un murmure venant du lit. Elle s'approcha. Son père avait les yeux grands ouverts.

— Marielle, dit-il dans un souffle.

Elle se pencha sur lui pour mieux entendre. Mais il ne fit que répéter son nom, une fois, puis une seconde fois. Il savait maintenant qui lui rangeait si doucement et tendrement ses oreillers, qui lui tenait une boisson rafraîchissante et qui lui préparait la nourriture substantielle que le médecin lui avait prescrite. La guérison faisait des progrès rapides. Le docteur permettait maintenant que Marielle lui fasse la lecture et parfois elle lui lisait la Bible. Au début, après quelques versets déjà, le malade prétendait être fatigué, mais peu à peu il s'était mis à écouter en silence. Les journées étaient si longues et la voix de Marielle, quand elle lisait, était si douce et apaisante.

— Dimanche, vous pourrez vous lever un peu, Sell, dit un jour le médecin après avoir achevé son examen. Marielle qui était assise près de la fenêtre avait entendu; elle eut un sourire radieux. Après le départ du docteur, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, elle chercha sa Bible. Elle hésita un instant puis ouvrit le livre à la page marquée par le signet. D'une voix tremblante elle commença: «Un homme avait deux fils; et le plus jeune d'entre eux dit à son père: Père, donne-moi la part du bien qui me revient. Et il leur partagea son bien...»

Elle lut toute la parabole, sans lever les yeux. Lorsqu'elle eut terminé, elle jeta un timide coup d'œil sur le malade. Il avait mis la main sur ses yeux et une larme coulait le long de sa joue. Ce soir-là, il ne dit plus un mot.

Depuis que le peintre avait recouvré toute sa connaissance, sa femme n'était plus entrée dans sa chambre. Auparavant, elle y était venue une fois ou l'autre et avait donné un coup de main. Lorsque le médecin permit la première sortie et que Marielle conduisit son père sur le banc au soleil, sa mère se trouvait par hasard sur le seuil de la porte. Il voulut se diriger vers elle. Mais il remarqua que ses yeux avaient un éclat étrangement fixe et froid, et il se contenta de murmurer en passant une salutation incompréhensible. Le lendemain on s'aventura à faire une petite promenade autour du jardin potager. La guérison avançait à grands pas maintenant. Mais Marielle donnait l'impression de rentrer de ces courtes promenades plus fatiguée que son père.

La dernière fois que le médecin vint, il observa la jeune fille en secouant la tête.

— Faites attention, maintenant M. Sell, dit-il énergiquement, que votre fille ne soit pas plus malade que vous. Du sommeil et encore du sommeil et une bonne nourriture, sinon cela tournera mal.

Le peintre leva un regard effrayé. Jamais encore Marielle n'avait eu l'air aussi pâle et fatiguée qu'aujourd'hui!

— J'y veillerai, docteur, assura-t-il, ébranlé; mais ma fille n'est pas gravement atteinte, n'est-ce pas?

Le docteur haussa involontairement les épaules.

— Il y a deux ans déjà que je vous ai prévenu que toute cette couture ne valait rien pour cette enfant. Maintenant, prenez soin d'elle, elle le mérite bien - surtout après ces dernières semaines.

Le médecin s'en alla.

• — Cela va aller mieux, papa, le rassura Marielle. Le docteur est un peu sévère, mais il a de bonnes intentions. Dès que je pourrai dormir un peu plus, cela ira mieux.

Mais son état ne s'améliora pas. Ce n'était pas à proprement parler une maladie - juste une petite toux - mais une diminution rapide des forces; une lassitude toujours plus grande; elle s'éteignait tout doucement. Le jour vint où le peintre se retrouva seul sur le banc du jardin, à rêver tristement au soleil. Marielle était alitée, une malade patiente qui ne donnait presque aucune peine. Elle ne voulait pas qu'on la veille et pourtant c'était la nuit que sa faiblesse se faisait le plus sentir.

Ainsi, une fois de plus, les yeux grands ouverts, la jeune fille attend le matin. La chambre est éclairée par la lune, de sorte qu'il y fait assez clair. La porte s'ouvre.

- Maman, reproche Marielle, tu m'as pourtant promis que tu allais dormir; je n'ai besoin de personne; je ne souffre pas.

Sa mère s'approche et s'assied sur la chaise à côté du lit.

- Laisse-moi être là près de toi, mon enfant, dit-elle en faisant un effort pour se maîtriser. Je ne peux de toute façon pas dormir.

Pendant un long moment, le silence règne dans la petite chambre; on n'entend que la respiration difficile de la malade.

- Il y a longtemps que je voulais te le dire, Marielle, commence enfin la mère à voix basse. C'est entièrement de ma faute si tu n'as jamais été en bonne santé. Quand tu étais toute petite, je t'ai laissée une fois seule; tu es tombée de ton ber

ceau et depuis lors tu as toujours été très délicate. Et souvent je n'osais pas te regarder, parce que ma conscience me reprenait et parce que j'ai toujours préféré la compagnie d'Ernest.

Elle a baissé la tête et s'est mise à pleurer.

La malade se redresse alors.

— C'est Dieu qui l'a permis, maman, dit-elle doucement, mais avec un sourire heureux sur les lèvres. Je sais que je vais bientôt m'en aller et je m'en réjouis. Une seule chose me tourmente encore, c'est l'affaire d'Ernest - et aussi que toi et papa vous soyez réconciliés.

Elles restèrent ensemble jusqu'aux premières lueurs du jour. Puis la mère sortit sans bruit.

Plus d'espoir! Enfin ces mots qu'on attendait d'un jour à l'autre avec crainte et tremblement avaient été lâchés. Le peintre est toujours assis à la place où il était quand le médecin a prononcé ces paroles et il se les répète sans parvenir à en bien saisir le sens. Aujourd'hui pour la première fois il avait eu l'intention de se remettre au travail, mais les heures ont passé et il est toujours là. Il rentre pour manger, mais repousse son assiette sans y avoir touché. Puis, pendant assez long temps, il tourne en rond dans le jardin. C'est comme s'il devait se faire violence pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Il fait déjà sombre lors que enfin il entre dans la chambre de la malade. Sa Marielle repose sur ses oreillers blancs, avec son beau sourire habituel, mais si pâle! Ses pénibles efforts pour se contenir sont alors inutiles. Il s'agenouille en sanglotant à côté du lit. Il n'a pas remarqué que sa femme est assise près de la fenêtre; cela n'aurait rien changé, tout lui est indifférent.

- Papa, dit la jeune fille en cherchant à lui prendre la main, je regrette tant. Vous avez eu tellement de soucis avec l'incendie d'abord, puis avec tout le reste...

Il a un sursaut, mais se reprend tout de suite.

— Ne parle pas de cela, Marielle, dit-il d'une voix étouffée. C'est vrai qu'alors, quand je suis revenu à moi, j'ai d'abord pensé que je ne pourrais pas supporter la perte de l'argent et j'ai souhaité être mort. Mais ensuite, tu as veillé sur moi comme un ange et j'ai appris - par toi mon enfant, par toi! — qu'il y a quelque chose de meilleur que l'argent. J'ai alors- décidé que quand je serais guéri je deviendrais un autre homme, et tu devais m'aider. Et maintenant - maintenant - Dieu permet cela pour moi! Et j'ai compris - même si le docteur ne l'a pas carrément dit - il pense que je suis responsable de ton état parce que je t'ai fait tellement travailler et tellement coudre. Cela a toujours été comme si quelqu'un me tenait un mouchoir devant les yeux de sorte que je ne voyais rien d'autre que l'argent.

La malade l'a laissé parler jusqu'au bout.

- Papa, dit-elle alors, le Seigneur Jésus, mon Sauveur est mort sur la croix pour des pécheurs et Il est toujours là pour quiconque a besoin de Lui. Et tu as besoin de Lui, papa, et je le prie continuellement de te venir en aide. Il aidera — si tu viens à Lui! Et si tu veux me manifester un dernier témoignage d'amour ici sur la terre, promets-moi une chose: lorsque Ernest reviendra à la maison, tu le recevras, n'est-ce pas, comme le père dans la parabole du fils prodigue...?

Il promet. Et il confesse qu'il est responsable de tout.

— Ernest n'a pas osé me demander de l'aide, à moi son père! J'aurais pu alors lui donner vingt fois plus qu'il n'avait besoin et il ne serait pas devenu un voleur! Et combien aussi j'ai péché contre ta mère et contre toi par mon avarice! Et contre Dieu! Sans jamais penser à Lui et à sa sainteté! Tout tournait toujours uniquement autour des choses terrestres pour moi, jour et nuit!

Une telle confession est suivie du pardon.

Jean Sell sent soudain une main se glisser dans la sienne et il voit sa femme s'agenouiller à ses côtés. Marielle a un sourire heureux. Maintenant elle peut se reposer! C'est comme si elle a épuisé toutes ses forces dans l'accomplissement de son dernier grand devoir. Le soir venu, elle ferme les yeux doucement, sans souffrance, pour ne plus se réveiller sur cette terre.

Le printemps est revenu, vieil hôte éternellement jeune, qui passe si vite et revient si vite. La petite maison à côté de l'église a depuis long temps débarrassé de sa neige le toit rouge neuf dont elle s'est parée l'automne précédent. La somme qui avait été déposée précédemment à la caisse d'épargne a juste suffi à refaire l'étage supérieur.

Ernest est de retour.

Quels moments pénibles il avait traversés quand ses parents sont venus le voir à la prison et lui ont annoncé la mort de Marielle! Il avait cru ne pas avoir les forces de supporter ce nouveau coup. Mais il y avait eu cette chose tellement incompréhensible: son père était venu, il lui avait pardonné et aussi il lui avait demandé, à lui Ernest, de lui par donner ce en quoi il avait manqué envers sa famille.

1 32 DES VIES TRANSFORMÉES

Le soir venu, lorsqu'ils se retrouvent à table pour le repas, on frappe à la porte et l'instituteur passe juste la tête:

— J'ai parlé à Felten; il prendra Ernest et en fera un bon jardinier. Les gens jaseront au début, c'est certain; mais il lui faudra le supporter et ils oublieront bientôt. Ses yeux rayonnent.

Plus tard, alors que les étoiles brillent déjà dans le ciel, ils descendent encore ensemble au cimetière où, sous un parterre de violettes et d'anémones, repose la jeune fille qui les a conduits au Sauveur, celle qui a été pour eux une messagère de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

		Page
Naufrage	5	
Tout avec Dieu	51	
Pardonne-nous nous fautes	87	

Ces trois récits alertes qui nous reportent une centaine d'années en arrière, illustrent la puissance de la Parole de Dieu pour transformer la vie d'un enfant et parfois celle de ses parents. Cette puissance est la même aujourd'hui.

NAUFRAGE

Martin Lauber, un disciple de Jésus. n'abandonne pas sa place à la barre du bateau en feu, malgré les flammes qui l'entourent Il laisse sa vie pour d'autres, comme son Maître céleste autrefois Son fils Eric est très fier de son père et se sent lui-même appelé à quelque chose de grand. Mais Dieu donne la grâce aux humbles .

«TOUT AVEC DIEU»

Depuis des années, cette devise est au-dessus de la porte d'entrée du Moulin des Roches. Mme Berta, la seconde femme du meunier, estime que «ces inscriptions pieuses à l'intérieur et à l'extérieur des maisons ne servent à rien». Mais au moment où son petit garçon est entraîné dans l'eau vers la puissante roue du moulin, elle a les yeux ouverts - sur elle-même et aussi sur la patience de Dieu.

«PARDONNE-NOUS NOS FAUTES»

Le peintre Sell ne pense qu'à son argent. Il ne lui reste pas de temps pour la prière Ses jumeaux, Ernest et surtout Marielle connaissent beaucoup de renoncements. De bonne heure déjà, Marielle possède des richesses plus grandes: elle est une brebis du Bon Berger. Ernest, envoyé tout jeune en apprentissage dans une grande ville, subit de très mauvaises influences.

ÉDITIONS BIBLES ET TRAITÉS CHRÉTIENS, VEVEY

Imprimerie Sâuberlin & Pfeiffer S.A., Vevey - Imprimé en Suisse

